





N<sup>o</sup> 80

10R  
790

# ENTRETIEN

## DES BONNES COMPAGNIES,

*Novellement lu, corrigé & augmenté de  
plusieurs beaux Discours pour contenter  
les curieux,*

Par le Sieur DES-FONTAINES,  
Gentilhomme Provençal.



A T R O Y E S,

Chez GARNIER, Imprimeur-Libraire, rue  
du Temple.



ENTRETIEN  
DES BONNES  
COMPAGNIES.

*D'une femme qui par honneur appelle un Maréchal  
de France un Serrurier.*

CONTÉ.

AU Siége d'Autun en Bourgogne, il y eut une  
bonne Villageoise qui se vint jeter aux pieds du  
Maréchal d'Autun, disant; Monsieur le Serrurier,  
avez pitié de moi, & me faites rendre une vache que  
vos soldats m'ont dérobé, hélas! j'ai quatre petits  
ensans qui meurent de faim. Le Maréchal lui dit:  
bonne femme, comment savez-vous que je m'appelle  
M. le Serrurier? On m'a bien dit, repliqua-t-elle,  
que l'on vous appelle M. le Maréchal, mais je crois  
vous faire plus d'honneur de vous appeller M. le  
Serrurier, parce que le métier est plus spirituel. Il  
fallut enfin sçavoir qui avoit dérobé la vache, quelque  
soldats de la Compagnie du Capitaine Clou en furent  
accusé, le Capitaine fut appelé devant le Maréchal, qui  
lui dit: mon Dieu, mon Dieu, (car tel étoit son juron)  
je suis le Maréchal & vous le Clou, si vous ne rendez  
la vache je vous ri, enai.

*Entretien*

*D'un coq qui en interrogeoit un autre. 2.*

Un Gentilhomme voulant rire, alla demander à un proche voisin qui travailloit en sa boutique : viens-ça, dis-moi pour l'appareil combien vous êtes de coqs en votre rue ? Ce voisin voyant que cela le touchoit de près repartit : nous pouvons bien être une douzaine, & si je ne vous compte pas.

*De l'Eau mise dans le Vin. 3.*

Un Gentilhomme voulant acheter du vin corse, comme on lui en fit tâter il reconnut en remuant la tête qu'il y avoit de l'eau ; le Marchand lui dit, Monsieur, je vous assure que ce vin est corse ; vraiment il me semble qu'il a tant couru qu'il est tout en eau.

*D'une femme qui voit d'un cheval qui bronchoit. 4.*

Un Gentilhomme Allemand, qui toutefois parloit assez bon François, passant sur le pont d'Avignon pour entrer dans la Ville, son cheval qui étoit las vint à roanquer des deux pieds de devant, & s'abatit devant une femme un peu suspecte d'honneur, laquelle voyant cela se prit à rire, & sembloit se moquer du Gentilhomme, qui lui dit : Madame, ne trouverez pas cela étrange, car toutes les fois qu'il voit une courtisane il fait de même. Mr. ne passez pas plus avant, dit-elle, car si vous entrez dans la Ville vous êtes en danger de vous rompre le col.

*Une concubine peut délivrer de la nocence, parce qu'elle en est une plus grande elle-même. 5.*

Alphonse Gabilé étant à la Cour d'Espagne, commis quelques fautes de jeunesse qui n'étoient pas beaucoup importantes, dont par le commandement du Roi il fut mis en prison, où il demeura toute la nuit & en sortit le lendemain ; venant le matin au Palais, il entra dans la grande salle où il y avoit plusieurs Gentilhommes & Demoiselles qui se gaussoient de son emprisonnement. En l'autre une Demoiselle lui dit : Monsieur, votre infortune m'étoit grandement ennuyeuse, parce que tout

*des bonnes Compagnies.*

ceux qui ont l'honneur de vous connoître pensoient que le Roi vous feroit pendre ; Alphonse repartit à la Demoiselle, j'en avois plus de peur que vous, toutefois j'avois espérance que vous me demanderiez pour votre mari. Il disoit cela d'autant qu'en Espagne, comme encore en plusieurs autres lieux, on avoit coutume que quand on menoit un criminel au supplice, si une femme publique le demandoit pour son mari, on lui octroyoit.

*Contre les grands mangeurs. 6.*

Un Seigneur de remarque qui étoit en un festin entre deux Gentilhommes qui n'étoient pas de trop bonne réputation de bien manger, mais de dévorer ; une Dame de sa qualité lui dit, comment vous va, Monsieur, je ne vous vois point joyeux à la coutume ? Il répondit : Madame, ne vous étonnez pas, car me voyant entre le Syle & le Caride, je suis en perpétuelle crainte : Il dit cela si à propos & de si bonne grace qu'il donna sujet de rire à toute la compagnie.

*Il faut dissimuler pour régner. 7.*

Louis XI. Roi de France eut, comme chacun disoit, une grande guerre & de grands différens avec les Seigneurs & Barons du Royaume, entre lesquels le Connétable encore lui étoit adversaire ouvertement ; mais le Roi ayant quelque peu après surmonté les Seigneurs, le Connétable, comme j'ai déjà dit, ne s'étoit encore découvert, envoya faire ses excuses au Roi, montrant lui être fort fidel & avoir fait de grands services à sa Majesté, parce qu'il desiroit de savoir si avec sa bonne grace il pouvoit retourner librement à sa Cour ; auquel le Roi qui savoit toute chose & qui le vouloit assurer & le châtier ; lui répondit qu'il ne s'alloit point d'excuses avec lui, parce qu'il connoissoit bien, dit-il, la fidélité du Connétable & les grands services qu'il lui avoit fait, & partant qu'il vint où il lui plairoit, car il confessoit librement d'avoir besoin d'une telle tête ; après

se retournant à son Secrétaire, lui dit : il est vrai que j'ai besoin d'une tête, mais séparée du corps; & ajoutée, qui ne fait pas dissimuler ne fait régner.

*Bons mots de Côme de Médicis.*

Côme de Médicis le vieil, outre ses autres grandes qualités, étoit en ses devis, en ses réponses fort subtil, répondit à Messie Renault des Albizi : bien que les autres disoient Sirozz, lequel étant pour quelques actions banni de France, lui avoit mandé que la poule couvoit, lequel répondit quelle ne pouvoit bien couvrir hors de son nid; à d'autres rebelles qui lui madèrent qu'il ne dormoit point, il répondit qu'il le croyoit, parce qu'il avoit tiré leurs femmes; à d'autres Citadins qui depuis son retour d'exil lui dirent qu'il gâtoit la Cité, & qu'il faisoit contre Dieu de chasser hors d'icelle tant de gens de bien : il répondit qu'il étoit meilleur pour lui que la Cité fût gâcée que perie, & que deux aunes de draps rouge faisoient un homme de bien, & qu'on ne tenoit point les Etats sans les patentés. A sa femme qui lui demanda peu d'heures avant sa mort pourquoi il fermoit les yeux, il répondit, pour les y accoutumer.

*Un porc vaut mieux qu'une cruche.*

Un Citoyen appelé pour arbitre de deux qui plaidoient, prit de l'un un vaisseau plein d'huile, avec promesse de donner Sentence en sa faveur. L'autre ayant prévenu cela, lui envoya incontinent en sa maison un porc bien gras, le priant qu'il lui voulût être favorable. Or le bon Juge jugea en la faveur de celui du porc : ce qu'entendant l'adversaire courut vers lui, & se plaignit de la foi promise & du présent à lui envoyé : le Juge l'ayant tiré à part, lui dit, sachez, mon ami, qu'il est venu en ma maison un pourceau, lequel a trouvé le vaisseau, l'a rompu & a répandu l'huile, de sorte que je l'ai oublié; mais ne doute point qu'une autre fois je te récompenserai.

*Il ne faut point avoir honte de bon ouvrage.*

Bernardin Beru ayant trouvé un jour son compere en son lit qui jouissoit de sa femme, cria à haute voix, disant : n'avez-vous point de honte, vous autres, de faire ces choses à portes ouvertes; fermez l'huis, & ainsi le fermant lui-même; s'en alla toujours murmurant.

*Qui oblige un ingrat se déjoblige soi-même.*

Le Loup s'étant mis de travers un os dans la gueule; pria la Grue qu'elle lui voulut tirer, lui promettant pour cela grande récompense : la Grue acceptant le parut lui tire avec son long bec, & demandant la récompense qui lui avoit été promise; le loup grinçant des dents, lui dit : comment, ne te suffit-il pas, pauvre bête, d'avoir tiré ta tête de la gueule du loup sans être offensée.

*Bon joueur de Luth.*

Un jeune homme jouoit du Luth en la présence de quelques personnes de qualité, sachant qu'il étoit prompt aux répliques quand on lui en donnoit l'occasion, & que peu de chose le mettoit en humeur, ils lui disoient d'un commun accord qu'ils connoissoient un joueur de Luth qui l'excelloit à bien jouer; il leur repartit à l'instant : Messieurs, je ne sçai comme cela peut être, car je crois être maintenant un orphée; c'étoit les appeller honnêtement des bêtes.

*Bon mot d'un Musicien.*

Deux Banquiers Italiens se promenoient il y a quelques années en la place du change à Lyon, arrêterent Monsieur Clément, Musicien très-fameux, & lui montreroient le portrait d'un Flamand peint en huile, tenant un verre plein à la main & un livre ouvert devant lui, qui étalé à l'un des coins du change, les Banquiers croyant se moquer, lui disant : que représente autre chose ce Flamand avec le verre à la main & le livre de Musicien ouvert, sinon que les Musiciens aiment bien à boire? Alors Monsieur Clément repartit : Messieurs, vous

vous trompez, ce n'est pas ce que vous dites, car ce qu'il tient le verre plein de vin à la main, c'est pour montrer qu'il fait raison à tout le monde, & le livre ouvert maniffelle qu'il tient son compte & ne fraude personne.

*D'une Demoiselle peinte en Vierge.*

Une Demoiselle dont je rais le nom, qui pour sa beauté & riche taie est assez connue dans Lyon, s'adressa à l'un des premiers Peintres de la Ville pour faire son portrait, & vouloit qu'il la représentât en Vierge de sa même hauteur. Le Peintre n'oublia rien de son Art pour la contenter, & sçait si bien dérober son visage qu'il n'y avoit rien à dire. Comme elle vit son portrait parachevé, elle remarqua qu'elle étoit plus grande, de quoi elle se fâcha contre le Peintre. Il s'excusa du mieux qu'il lui fut possible, mais voyant qu'il ne la pouvoit appaiser, il lui dit : Mademoiselle, je vous ai peint plus petite que vous n'êtes parce que je ne crois pas au temps où nous sommes qu'il se trouve des Vierges si grandes que vous.

*Un mot d'un Peintre à une femme.*

Raphaël d'Urbain, Peintre excellent, peignoit la galerie d'un grand Seigneur à Rome, en laquelle il avoit représenté plusieurs signes des Dieux & Déeses des païens; & entr'autres portraits il y avoit un grand Poliphème, & un jeune Mercure qui étoient nus. Une Demoiselle qui monroit avoir l'esprit subtil & éveillé, entra dans la galerie, & voyant ce Peintre, loue l'Ouvrier & l'Ouvrage, puis elle dit en souriant : Seigneur Raphaël, ces figures sont très-belles, & ne se peut rien voir de mieux, mais il me semble que vous eussiez bien fait de couvrir les parties honteuses de ce petit Mercure avec quelques roses ou feuillages; Raphaël lui répondit à l'instant en riant : excusez-moi, Mademoiselle, si je n'ai eu cette discrétion; mais je voudrois bien savoir pourquoi vous ne me reprenez plutôt de la piece du milieu de ce grand Poliphème, que de celle de ce petit Mercure.

*Qui est sage ne se fait pas battre.*

Un jeune écolier à Lyon voulant séparer quelques-uns qui se barroient, reçut un coup d'épée sur la tête, & comme le Chirurgien le pensoit & recherchoit avec l'épouvante si le cerveau étoit offensé, un honnête homme qui étoit là présent lui dit : vous êtes de bonne foi, & ne savez-vous pas que s'il eût eu de la cervelle il ne se fût allé mettre là où par malheur pour lui il s'y est mis.

*Remède contre les Médecins.*

Jovian Potan, excellent Philophe & Poëte, étant un jour interrogé pourquoi il ne mangeoit que d'une seule viande en ses repas, & encore bien sobrement, il répondit, c'est afin que je n'ai pas besoin de Médecins.

*Grand faiseur d'Almana hs.*

Il y a quelques années qu'un vieux Notaire de Lyon nommé Pourfant, fort connu dans la Ville, & particulièrement de ce qu'il alloit toujours vêtu à l'antique, il se trouva un soir en Été au milieu de Belle-cour, le Soleil couché & les Étoiles commençant à paroître, où s'arrêtant, il éleva sa face vers le Ciel & demeura environ un quart-d'heure à le contempler attentivement. Le Peuple qui se promenoit dans la place, voyant ce vénérable vieillard si attentif à regarder les Étoiles, crut que, comme un nouveau Nostradamus, il devoit pronostiquer quelque événement merveilleux, & pour ce sujet il fut environné de toutes parts, & desirant de contenter la compagnie, il dit d'une voix tremblante : Messieurs & Dames, selon la connoissance que je peux avoir des Astres, suivant mon jugement, devant qu'il soit deux ans nous aurons changement de temps.

*Contre les faiseurs d'Horoscopes.*

Un faiseur d'Horoscopes qui se disoit grand Astrologue & se méloit de dire la bonne ou mauvaise fortune, se croyant grand Philophe & très-expert en la Chiromencie, se trouvant un jour avec Jean Galeas, Duc

de Milan, lui dit après l'avoir attentivement regardé : Monsieur, pensez à votre conscience, & disposez de vos affaires, car selon votre physionomie vous n'avez pas long-temps à vivre; le Duc lui dit, comment peux-tu le sçavoir? Je le sçai bien, dit-il, car ayant fait votre Horoscope & considéré les linamens de votre visage, vous devez mourir à la fleur de votre âge; & toi, repliqua Galeas, e- mbien dois-tu vivre? L'Astrologue répondit, ma planette me promet longue vie. Or afin, dit le Duc, que tu n'ajoute plus foi à ta planette ni en tes vaines prophéties, tu feras maintenant pendu contre ton opinion, & tous les Astres ne te pourront garantir: à la même heure fut pendu & étranglé.

*Ce qui est plutôt fait n'est pas le mieux fait.*

Un Poète avoit fait imprimer un Epithalame sur le mariage d'un Seigneur, qu'il croyoit une pièce rare, & très-bien faite; il la fit voir à un autre Poète fameux plus pour avoir des louanges que pour en recevoir des corrections, lui demandant son opinion, il reconnut qu'il n'en fit pas beaucoup d'état, ce qui l'occasionna de lui dire, croyez-moi, Monsieur, j'ai fait cette Pièce en une nuit. Alors le Poète en le piquant subtilement, lui dit: sans que vous me le disiez, je le reconnois très-bien.

*Un Avocat Manseau tête de Veau.*

Un Avocat Manseau ayant plaidé pour un Boucher, & ayant gagné sa Cause, il trouva sa Partie: hé bien, lui dit-il, n'ai-je pas bien plaidé pour vous? Je le sçai bien, Monsieur, aussi en récompense vous avez la plus belle tête de Veau qui soit en la Ville, ce sera pour votre dîner: ce jour nous divisions de choses & autres, on parloit d'une tête de Veau & d'une serviette; à ces dernières paroles un jeune Chantre dit à Monsieur, véritablement vous en avez une belle sur les épaules. Or devinez s'il parlot de tête ou de serviette par intelligence.

*On ne peut avoir qu'une mere, mais on peut avoir plusieurs femmes.*

Une mere disputant un jour avec son fils, & par dépit de quelque mauvais ménage, lui reprocha sa femme, lui disant qu'elle étoit république: oh, ma mere, laissez-la ma femme & parlez de vous. Un jour arriva que sa mere étoit malade & elle mouroit; il courut l'assister plutôt que sa femme, & comme on lui en disoit quelque chose, oh, oh, dit-il, si je perds ma mere je n'en pourrais retrouver un autre, & si ma femme se meurt j'en retrouverai assez d'autres. Sa mere étant relevée, & divisant avec ses voisines du secours que son fils lui avoit apporté, le voyant venir elle va dire: le voilà qui vient le grand mal-adro't, mais admirez un peu comme il marche ce grand mal-adr it.

*Si on graissoit les mains aux Avocats avec du lard ils ne prendroient pas tant d'argent.*

Une vieille à qui on avoit dit qu'il falloit graisser les mains à son Avocat, & elle le prenant par derriere, lui ondoyant les mains avec une pièce de lard ainsi qu'il les avoit sur les reins. Le bon-homme riant, lui dit, que me faites-vous, ma mie; on m'a dit, Monsieur, qu'il falloit que je vous graisse les mains.

*D'un mangeur de langues.*

Un jour Devost dînoit avec son Curé; on commença à proposer; il y avoit une belle langue de Carpe que Monsieur donna à Devost & à son prochain assis, & dit, je vous la donne à tous deux: Devost dit à son prochain, Cornu; jouons à croix ou pile qui l'aura; c'est bien dit, dit-il, il ne faut pas la diviser: Devost tira un douzain de sa poche & dit, que prends-tu, Cornu? Cornu répondit, je prends ja croix; & moi la langue, & la mengea.

*D'un nez rouge.*

Un Médecin qui étoit de ceux qui savent tout, considérant cet homme qui avoit un nez rouge, & comme

il eut dev'sé avantageusement de sa science, Devost va dire à ce Médecin : Monsieur, vous qui êtes si expert, me ferez-vous bien en aller ces roug'turs que j'ai au visage & au nez? Oui-dà, Monsieur, j'en ai bien effacé de plus maculés : & combien me demanderiez-vous pour ce faire? Deux cents écus : Par le saint Sabre de Castud, vous êtes un affronteur, Monsieur le Médecin, vous ne sçauriez pour si peu, d'autant qu'il m'en a coûté plus de mille pour le rendre ainsi de haute couleur.

*D'un Prédicateur qui ne fit pas ce qu'il prêchoit.*

Un pauvre étant au Sermon d'un Prédicateur, qui prêchoit que quiconque auroit deux robes en devoit donner une aux pauvres; le pauvre tout consolé l'oyoit attentivement, étant merveilleusement aise d'entendre telle chose. Après que le Prédicateur fut au logis, le pauvre l'alla trouver, & lui racontant qu'il avoit fort profité à son Sermon, dont il étoit grandement consolé. Je suis bien aise, lui reparut le Prédicateur, que vous soyez bon Chrétien; mais, Monsieur, vous avez dit que qui auroit deux robes en donne une aux pauvres, je vous supplie me donner la plus mauvaise que vous avez. Oh, oh, dit-il, étiez-vous au commencement du Sermon? Non, dit-il, Monsieur, ah, si vous eussiez été au commencement du Sermon, vous eussiez oui, *In illo tempore*, c'est à-dire, en ce temps-là; je prêchois que cela eût arrivé au temps jadis, mais non pas à présent.

*On ne tient pas tout qu'on promet.*

Un Pasteur trouvant un veau à dire de son troupeau, fit voeu à Jupiter de lui sacrifier un agneau, s'il lui faisoit la grace qu'il pût trouver le larron. Peu de temps après en le cherchant, il rencontra un Lyon en railis qui mangeoit son veau, dequoit le Pasteur tout effrayé haussant les mains au Ciel, dit : ô, Jupiter je t'ai promis ci-devant un agneau si tu faisois trouver le larron de mon agneau; mais à présent que je l'ai trouvé, je te promet

un Taureau, si je puis échapper sans des griffes de ce Lyon.

*La fortune ne cause pas tous nos maux.*

La fortune voyant dormir un jeune enfant sur le bord d'un puits, l'éveilla, disant : leve-toi, petit follet, car si tu tombe la-dedans ce seroit la fortune qu'on accuseroit, non pas ta simplicité & folie.

*D'un mandiant qui meloit tout ce qu'on lui donnoit.*

Le bon-homme Guion à l'âge de cinquante ans se mit à vivre capucinement; il avoit été page chez le Roi, puis il étudia, fut à la guerre, se fit Cordelier, s'en retira pour se faire Huguenot; se fit sçavant, devint Ministre, mangea tout, puis se mit à demander sa vie, on lui donnoit tout ce qu'il lui falloit qu'il mettoit en son écuelle, pain; chair, soupe, vin & dessert, tout ensemble, & on lui disoit, pourquoi ne mangez vous pas & buvez chaque chose à part; Ha, ha, disoit-il lourdaud mon ami, puisqu'ils se doivent mêler au ventre, il n'y a point de danger de lui envoyer tout mêlé.

*D'un homme qui ne sçavoit pas jurer.*

Messire Guillaume pressé d'un Juge de jurer, lui dit ainsi; Monsieur, je ne sçai point jurer, parce que je n'ai pas étudié ni été à la guerre, & ne suis Docteur ni Gendarme, ni Gentilhomme, mais j'ai un frere qui jurera pour moi.

*Un Sommelier donne un démenti à son Maître.*

Un nommé Coquereau, Sommelier d'un Président, disoit que nous buvions frais & bon; un autre disoit que le vin étoit au bas; Monsieur disoit qu'il étoit à la barre. Madame dit : hé bien, Sommelier, qu'en est-il? Ah, ah, dit-il, Monsieur n'a guerre menti.

*Sotise d'un Maire.*

Un Aïeilleur durant ces dernières guerres, étant Maire de la Ville, entendant du bruit par les rues, il étoit couché, il se leva vîtement, ouvrant la fenêtre, regarda les passans qu'il appella, & comme ils lui eurent dit quel bruit

il y avoit, il leur demanda, Meilleurs, me leverai-je ?

*Tirer la vérité d'un puits.*

Un Roi avoit fait faire un puits qui répondoit à une vieille carrière où Démocrite alloit souvent se rafraichir; en ce puits on rafraichissoit le vin du Roi, Démocrite s'en aperçut, & alla, devant qu'd'être aveugle, prendre le vin qui étoit dans le puits, & trouva que c'étoit la vérité que le vin valloit mieux que l'eau. Il dit après au Roi qu'il n'avoit pas faillit en tirant la vérité de son puits.

*L'exemple fait plus que l'avertissement.*

Un pere fevere reprenoit aigrement son fils, disant qu'il ne pouvoit aller, & qu'en allant il cheminoit à reculons; dequoi son fils se fâchant, lui dit: vous parlez comme une perlonne qui a deux bouches, marchez devant, & je vous suivrai.

*D'un buveur extravagant.*

Galleot Malvou, étoit si misérable, qu'entr'autres choses il ne perçoit jamais de muid de vin s'il ne commença à sentir l'aigre; de sorte qu'un jour que l'on demandoit à son serviteur que faisoit son maître: il attend, dit-il, que son vin s'aigrisse.

*De l'âge & des richesses d'un homme.*

Vincenz Pinçon, Gentilhomme sage & facétieux qui se trouvant un jour en une compagnie où l'on devoit entr'autres choses des âges d'un chacun, on lui demanda quel âge il avoit; il répondit qu'il étoit sain; un autre s'informant de ses richesses, il dit qu'il ne devoit rien, montrant par-là de fort bonnes grâces: assez est jeune qui est sain, & bien riche qui ne doit rien.

*Ruse pour se défaire d'une femme sans la tuer.*

Un Provençal, homme fort docte, avoit une femme fort deshonnête, & voulant s'ôter de devant les yeux cette infamie sans scandale, fit demeurer trois jours sans boire une mule, le quatrième jour s'en allant aux champs avec bonne compagnie pour s'ébattre le long du Rhône,

il fit monter sa femme sur la mule; la mule enrageant de soif, dès qu'elle put s'approcher du fleuve, se lança dedans avec la Maîtresse, de telle façon que pour être le fleuve fort impétueux & profond, il fut impossible que la Dame se sauvât, & la mule eut assez de peine à en sortir.

*Patience d'un homme qu'on avoit battu.*

Trepade Mantouan, ayant peur d'être battu par un de ses amis, se tint plus d'un an sur les gardes; mais l'ayant enfin trouvé un soir à propos, il fut bâtonné fort bien, dequoi il ne se mécontenta pas, mais tout allaigne il dit: loué soit Dieu, que je suis sorti de cette querelle pour si peu de chose.

*D'où vient que les méchans ont plus d'argent que les gens de bien.*

La vertu s'enquérant un jour de l'argent, pourquoi il s'arrêtoit plus chez les vicieux que chez les gens de bien; parce que, répondit-elle, que tu empêche les bons de mentir; tromper, donner à usure, dépouiller leur prochain.

*L'Empire de la folie est fort vaste.*

Jule Napolitain, fort riche, avoit un serviteur qui pour être d'esprit tardif, avoit accoutumé de l'appeller le Roi des fous, le mettant souvent en colere par un tel nom: un jour donc se courrouçant de quoi il l'appelloit si souvent le Roi des fous, se retourna & dit, plutôt à Dieu que je fusse le Roi des Fois, il n'y auroit homme en terre qui eût un plus grand empire que moi, & vous encore, mon maître, vous seriez mon vassal.

*Un homme qui déplorait la mort de sa femme.*

Un Perlien se plaignoit grandement de ce que sa femme s'étoit pendue elle-même à son figuier; un de ses voisins l'accostant, lui dit à l'oreille: comment est-il possible, ami, qu'en une si grande prospérité tu trouve des larmes pour pleurer? donne-moi, je te prie, un tron

de figuier, car je veux planter en mon jardin d'un tel arbre pour voir ce que ma femme fera.

*D'un homme qui avoit épousé une fille dépuclée.*

Un borgne a-oir épousé une jeune fille, qu'il croyoit être Vierge & ne l'étoit pas, s'en plaignoit, la reprenoit & mouvement, auquel elle répondit : pourquoi me veux-tu avoir enuier, puisqu'il te manque un œil ? Mes ennemis, dit le mari, m'ont fait ce dommage ; & la femme répondit, & moi c'est par le moyen de mes amis que j'ai perdu ce que vous cherchez.

*D'un Esclave que son Maître bat oit.*

Un certain Esclave se sentant battu par son Maître pour avoir commis quelque faute, disant : ah ! je l'ai fait n'y pensant pas & ne le voulant pas ; ainsi tu en porteras la peine lui repliqua le Maître,

*Nous ne saurions nous bien porter en mauvaise compagnie.*

Le Renard étant entré en un poulailler, & voyant une poule malade en son nid, lui demanda comment elle se portoit ; je me porterois mieux que je ne fais, dit-elle, si tu n'en allois d'ici.

*Plusieurs souhaitent la mort, & la fuient à son abord.*

Une Dame fort honnête & très-amoureuse de son mari, se plaignoit & se tourmentoit le voyant fort malade, lui demandant ce qu'il avoit, priant Dieu que s'il en devoit mourir qu'il lui envoyât plutôt la mort que la santé : à cette prière comparut la mort avec un regard hideux & épouvantable, de laquelle la Dame toute effrayé & se repantant de son vœu, dit : je ne suis pas celle que tu cherches, le voilà au lit, en lui montrant le malade.

*Bon mot d'un Sophiste gouzeux.*

Un Sophiste étant fort tourmenté des gouttes, comme si le mal ne lui eût été rien, disoit en se moquant : s'il me faut aller je n'ai point de pieds, s'il me faut faire quelque chose je n'ai point de mains ; mais si la goutte me

me prend, je n'ai faute de pieds, de mains ni d'autres membres.

*La liberté vaut mieux que l'embonpoint.*

Le chien rencontrant le lion lui dit : où cours-tu, misérable affamé, par ces forêts & landes stériles ? regarde un peu comment en servant je suis gras & embonpoint ; mais le lion l'ayant en horreur, lui répondit : si tu as la panse pleine tu as la chaîne au col, par ainsi sert toi, étant chien qui le peut faire, car moi étant lion je ne le puis ni le veut.

*L'homme n'a que trois choses dans le monde.*

L'Archevêque de Florence dit un jour au Cardinal Alexandrin, que l'homme en ce monde n'a que les richesses, le corps & l'âme ; les richesses sont travaillées par les Avocats, les corps par les Médecins, & l'âme par les Théologiens. Aussi, répondit le Cardinal, vertez-vous fort peu d'Avocat qui plaident, de Médecins qui prennent médecine, & peu de Théologiens qui ne tombent en quelque erreur.

*Les présents réveillent les sollicitateurs.*

Un paysan se voyant embarrassé dans un procès, alla trouver un Avocat de ses amis pour avoir conseil de lui ; mais l'Avocat lui fit dire qu'il étoit empêché & qu'il retourneroit une autre fois : le paysan se confiant en son amitié y retourna plusieurs fois ; néanmoins ne lui donna jamais d'entrée ; changeant de façon de procéder, il prit un agneau & puis alla demander l'Avocat, qui entendant bêler l'agneau, commença qu'on le fit entrer, & l'expédia promptement ; le paysan se voyant expédié, se retourna vers l'agneau, disant, je te laisse ici, compagnon ; & te rends grace de l'expédition que tu m'as fait avoir.

*Des places qui ne peuvent être secourues sont à demi prises.*

Un Soldat, homme prudent, étant sollicité de quitter qu'un de ses compagnons d'entrer en garnison en une

place d'Iraffe qui étoit rendue aux Espagnols, leur dit : si le Seigneur de la place nous vient assiéger, qui nous donnera du secours ? Le Roi d'Espagne, lui répondirent les autres ; alors il monta sur un côteau & appella par trois fois & à haute voix le Roi d'Espagne, ne lui ayant rien pondu, déclara à ses camarades qu'il ne vouloit point s'enfermer, où celui qui devoit donner secours à grande peine pourroit-il soulager les assiégés qu'il ne les pouvoit pas entendre : ceux qui entrèrent là-dedans étant assiégés du Seigneur de la place, furent forcés & taillés en piéças.

*Chacun se fait fouetter à guise.*

Il y a quelque temps qu'un homme voyoit fouetter un larron par les mains du bourreau, tout autour d'une grande place ; ému à commiseration de le voir ainsi déchiqueter, & que pour tout cela il ne se hâtoit pas d'un pas, & quoique les épaules lui saignassent de tous côtés, il alloit si doucement qu'on eût jugé qu'il faisoit quelque promenade où il prenoit un singulier plaisir, il lui dit : chemine, pauvre homme, fors vite de cette écorcherie. Alors le patient tout étonné s'arrêta tout court, repliqua tout en colere : quand tu seras fouetté tu iras à ta guise, je vais maintenant à la mienne.

*D'un plaisant Avocat & de sa soutanne.*

Un jeune Avocat de Toulouse, qui depuis peu étoit revenu de Paris, parce qu'il en étoit encore tout glorieux, avoit coutume de porter une soutane de damas, savoir sur le devant, & un pied au bas sur le derrière, mais tout le reste qui étoit caché sous un grand manteau de taffetas étoit de treillis. Alors un jour qu'il se trouva inopinément à un bal, où quelques écoliers étudiants aux Droits savoient son bon menage, l'appercevant ne manquèrent pas à solliciter une Demoiselle de l'appeler pour danser, avec l'aide que lui donnèrent Messieurs les écoliers à lever son manteau ; le voilà qu'il danse, toute la

compagnie, & sur-tout les Demoiselles se pâmoient de rire voyant sa soutanne dont le derrière étoit de treillis ; ayant achevé de danser, sans s'étonner aucunement, il dit à haute voix : Mesdemoiselles, je m'étonne de ce que vous riez de ma soutanne, qu'nt à moi je ne suis foudieux que d'embellir ce que je vois, si vous ne trouvez le derrière à votre fantaisie, faites-le faire à vos dépens, ou bien servez-vous du devant.

*D'un Perroquet qui appelloit un Médecin cornard.*

Une Demoiselle avoit un Perroquet si spirituelle, qu'il apprenoit par cœur tout ce qu'on lui disoit, elle le tenoit d'ordinaire à une fenêtre ; il arriva un jour comme elle se récréoit avec son oiseau, qu'un Médecin de sa connoissance vint à passer par là, qui étoit beaucoup plus piquant qu'elle ne croyoit. Or, soit par mal qu'elle lui volût ou pour donner carrière à son esprit, elle fit dire à son Perroquet, Médecin cornard ; le Médecin voyant cette Demoiselle à la fenêtre, qui riant à gorge ouverte, témoignoit un singulier plaisir : Mademoiselle, dit-il, savez-vous pourquoi votre Perroquet m'appelle cornard, c'est qu'il croit que vous êtes ma femme.

*D'une Demoiselle malade.*

Un excellent Médecin s'en alla voir une Demoiselle malade en sa maison de Paris, où il trouva plusieurs autres Demoiselles à marier qui étoient venues visiter leur compagne ; une d'entr'elles se doutant que le Médecin voudroit voir de l'eau de la malade, avoit auparavant rempli un verre de son eau qu'elle fit voir au Médecin, qui n'étant pas moins galand, reconnut que cette eau ne sembloit point celle d'une malade, dit en faisant l'étonné : ah buon Dieu, cette eau est d'une femme grosse : celle qui l'avoit fait répondre, j'aime mieux que toutes les dents vous fussent tombées, que cela fût vrai. Alors le Médecin en souriant repliqua, cela suffit, je reconnois bien maintenant que c'est de votre eau.

*D'un plaisant vâteur de poulx.*

Un Médecin fut appelé pour visiter une Demoiselle malade, à laquelle il voulut tâter le poulx; émue de quelque petite honte, faisant la délicate, craignant qu'il ne manât son bras nud, elle tira la manche de sa chemise sur sa main: ce que voyant le Médecin, il prit le bout de son manteau & s'en couvrit la main, puis maniant le poulx de la Demoiselle il lui dit; A poulx de soie; elle lui dit, Médecin de drap.

*Réparie d'un Médecin à un Villageois.*

Au temps des vendanges, un Médecin passant auprès des vendangeuses, le maître de la vigne le voyant monté sur sa mule, & que son manteau couvrait toute la croupière, pour se moquer il lui dit, Mr. le Médecin, levez votre manteau, car votre mule veut vuidier son ventre, je le connois au tremblement de sa queue. O, lourdeaud, dit le Médecin, ne vois-tu pas qu'elle fait cela pour t'inviter à goûter, & afin que la viande ne brûle elle l'évente.

*Aux laides le haut défend le bas.*

L'un des célèbres Médecins de Lion, se trouvant un soir à la visite d'un gentilhomme malade, il fut nécessaire d'envoyer à la même heure chez l'Apothicaire chercher quelques médicamens, faute de garçon on recouru à l'une de ses chambrières Savoyarde, qui étoit le parfait remède d'amour: au même instant que M. le Médecin la vit, il dit de très-bonne grâces, qu'elle aille en toute assurance, elle est comme le Massécoulis, le haut défend le bas.

*Les Médecins sont nécessaires pour empêcher la multiplication du Genre humain.*

On discouroit en bonne compagnie des choses diverses, selon qu'il venoit à propos, & entrant de discours, on mit en compagnie un doute, savoir s'il valoit mieux, pour le bien public qu'il n'y eût point de Médecins aux Villes que d'en avoir, alléguant que la Ville de Rome

*des bonnes Compagnies.*

s'étoit maintenue environ six cens ans sans Médecins, chose que plusieurs approuverent. Quand chacun eut dit son opinion, l'un de la troupe optina tout au contraire, & approuva qu'ils étoient fort nécessaires, parce que dit-il, sans les Médecins les hommes multiplieroient en telle sorte que la terre ne seroit pas capable de les contenir.

*D'un buveur qui avoit la fièvre.*

Dans la Ville de Lyon un homme avoit une fièvre continue qui lui apportoit une grande altération; le Médecin le venant voir, après avoir donné quelque remède, il dit au malade: Mr il vous faut prendre par fois quelques griottes confites, ou quelques tranches de citron pour vous désaltérer & éteindre cette grande chaleur que vous avez dans le corps & à la bouche, le Malade repliqua à son Médecin, Monsieur, ordonnez-moi seulement des remèdes pour m'ôter la fièvre, car quant à la soif je saurai bien me l'ôter.

*Les Maréchaux & les Médecins sont d'une même profession.*

Un Médecin envoya sa mule à un Maréchal pour la panser d'une maladie qu'elle avoit, laquelle par l'industrie du maître vint à convalescence en peu de jours. Mr le Médecin voulut le récompenser de sa peine: il refusa son paiement, & ne voulut recevoir aucun salaire, disant qu'étant tous deux d'une même vocation, & partant il ne falloit point de paiement, mais se servir l'un & l'autre aux occasions sans aucune récompense.

*D'un détracteur plein de cautères.*

Une troupe de gentilhommes discourant avec le Duc de Gravine, il s'en trouva un en la compagnie qui étoit estimé grand détracteur, lequel néanmoins étoit tout estropié des gouttes; le Duc lui dit, si tes cautères sont tant loués de Messieurs les Médecins, que t'en fais-tu faire un? Le gouteux lui répondit: si je n'ai en tout mon corps aucune partie qui soit saine, où veut votre

excellence que je place ce cautère ? Alors un Docte Médecin de la compagnie lui dit, Mr faites-le en votre langue, il vous donnera beaucoup de soulagement.

*Tout ce qui est beau n'est pas sain.*

Un Médecin fut une fois interrogé pourquoi il s'enqueroit de la santé des femmes, quoiqu'il vit leur visage frais & embonpoint; c'est, dit-il, d'autant que j'ai vu plusieurs bouteilles qui avoient la robe toute neuve, & le verre étoit cassé dedans; & plusieurs pommes desquelles l'écoice étoit vermeille & reluisante, dont le dedans étoit mangé de verre & tout pourri.

*Les Rois doivent être doctes.*

Alphonse, surnommé Maganime, dix-septième Roi d'Aragon de l'une & de l'autre Sicile, & de Naples ayant recité qu'un Roi d'Espagne disoit de coutume qu'il n'étoit pas bien scéant à un Prince ou grand Seigneur d'être docte, il dit: cette parole ne fut jamais d'un homme, mais d'un âne couronné.

*Bon mot de Louis XIII.*

Le Dauphin étant un jour au bord du Jardin de Fontainebleau, il entendit un Gentilhomme qui louoit les cigne: qui sont dedans; comme si cette louange lui eût déplu, il dit avec dédain: beaux oiseaux qui n'ont ni bec ni griffe. Et en passant un peu plus au long de l'étang, trouvant un joueur de Luth qui jouoit fort bien, en l'écoutant, lui dit qu'il en voudroit bien jouer, mais qu'on demeureroit assis.

*Pour les Espagnols.*

Ce Monarque voyant courir une bague entre les François & les Espagnols qui étoient venus avec l'Ambassadeur, on lui demanda ce qu'il lui en sembloit; il répondit que les Espagnols tenoient la lance trop haute, & que les François apprenoient mieux à tirer en visière.

*De la chasse.*

Un jour en voyant faire la carée, entr'autres discours

dit-il, ha! si j'avois cent mille hommes comme les chiens de mon pere, je conquérerois tout le monde: on lui demanda pourquoi; d'autant, repliqua-t-il, que quelques coups qu'on leur donne, ils ne laissent pas de s'élaner & d'engloutir tout ce qu'ils rencontrent.

*De la Guerre.*

L'an 1608, le 15 de Juillet sur le midi, sortant du Jardin de Fontainebleau & étant tout en eau, sa gouvernante le voulant sécher il ne voulut jamais lui permettre; lors un gentilhomme prit la hardiesse de lui dire: Monseigneur, vous vous trouverez mal, laissez-vous sécher: comment, dit-il, & si nous étions à la guerre, nous viendrait-on essayer le front?

*Malheurs des Grands.*

Un jour ainsi que le Roi soupéroit, un vieillard vint demander quelque chose avec importunité; de sorte qu'il ne pouvoit manger à son aise; en ostroyant à cet homme ce qu'il demandoit, il fut contraint de dire: certes, je trouves la condition des esclaves meilleures que celles des Rois, car leurs maîtres leur donnent loisir de manger; mais aux Rois leurs sujets les en empêchent.

*Tout ce qu'on songe n'arrive pas.*

Comme l'on devoit un jour en sa présence des songes & leur signification, un courtisan fâcheux voulant de bonne grace essayer le Roi, récita devant la compagnie, que la nuit précédente il avoit songé que le Roi lui avoit donné un sac plein de ducats; le Roi lui répondit: êtes-vous si bête de penser qu'un homme Chrétien doive ajouter foi aux songes.

*Ce qu'il faut à deux mariés.*

Antoine Panorine étant interrogé du Roi quelles choses étoient nécessaires pour vivre joyeusement & pacifiquement en l'état du mariage, il répondit que deux choses y étoient requises: la première, que le mari fût sourd pour n'entendre pas les sottises, les mauvaises pa-

roles, & la maniere de vivre de sa femme; la seconde, que la femme fût aveugle pour ne pas voir toutes les intempérances de son mari.

*Il ne faut rien devoir où il faut payer.*

Un gentilhomme avoit dissipé son patrimoine dans les plaisirs & voluptés, & étoit demeuré débiteur de grandes sommes envers ses créanciers, qui le vouloient contraindre de payer par emprisonnement de sa personne; ses amis vinrent au Roi Alphonse, le supplier qu'il lui plût ordonner que le gentilhomme ne fût contraint de payer ni d'être emprisonné. Le Roi leur répondit: si celui pour qui vous priez avoit dépensé le sien aux obseques ou pour la défense du pays, j'y consentirois volontiers, mais puisqu'il a fait cette dépense pour son corps, c'est chose juste que son corps en pâtisse.

*Bon mot d'un fuyard.*

Un soldat qui s'étoit trouvé à la guerre de Corseque, en une escarmouche où ses compagnons furent tous tués en pièces, mais s'étant échappé par la fuite, le Roi sçachant cette nouvelle le fit venir & lui demanda comme entre tant de valeureux soldats qui étoient en service, il s'en étoit ainsi lâchement fuit? Il répondit: Sire, voyant l'entiere défaite de vos soldats, & qu'il n'y avoit plus moyen d'échapper, j'ai pris la fuite afin de vous dire tout ce qui s'étoit passé. Le Roi pour une si gracieuse réponse ayant délibéré de le faire pendre, lui pardonna, pour faire paroître qu'entre les prince bénis la justice cède à la miséricorde, & que le Roi est contraire au tyran.

*Belle invention pour découvrir un larcin.*

François I. se trouva un jour à la boutique d'un Orfèvre pour acheter quelques joyaux, le Marchand apporta tout ce qu'il avoit de plus précieux pour le faire voir au Roi, qui en acheta quelques pièces; & d'autant qu'il y avoit plusieurs courtisans & gentilshommes qui les

manieres pour les avoir plus particulièrement, le Roi dit au Marchand qu'il refferât toute sa marchandise, & qu'il prit garde s'il n'avoit rien pe du; ayant tout reconnu il trouva de manque une chaîne d'or: le Roi sçachant ces nouvelles, ne voulut pas que personne le quittât que premier il ne l'eût licentié, parce qu'il vouloit que ce qui avoit été dérobé au Marchand se retrouvât; mais pour ne manifester personne coupable d'un acte si infâme, il usa d'une belle subtilité: il fit apporter un grand vase plein de son, & commanda à ses courtisans que l'un après l'autre ils entraissent le poing dedans, & en sortissent la main ouverte; cela étant fait, il rendit le vase au Marchand, en lui disant: regarde dedans, sans doute tu y trouveras ta chaîne: par ce moyen la chaîne fut trouvée: & l'on ne peut savoir celui qui l'avoit dérobée.

*Il ne faut pas toujours prendre.*

Le même Roi se voulant un jour mettre à table, sortit ses bagues pour laver ses mains, & les donna au premier serviteur qui se présenta devant lui sans y prendre garde; celui-ci voyant qu'il ne les demandoit point, crut que le Roi les avoit oubliées & les garda plusieurs jours, étant assez croyant que le Roi ne s'en souvenoit plus, & les retint tout-à-fait. Il vint environ un an après que le Roi se voulant mettre à table, ce serviteur se trouva près de lui & tendit la main pour prendre ses anneaux comme l'autre fois; mais le Roi se baissant, jusques près de son oreille, lui dit tout bas: contente-toi d'avoir eu les premiers, & ceux-ci seront pour quelqu'autres.

*Les femmes ne sont pas à l'épreuve du marteau.*

Pithagore disoit que l'or s'éprouve par le feu, la femme par l'or, & l'homme par la femme. Le même Pithagore disoit que si les femmes étoient d'argent elles ne vaudroient pas un denier, parce qu'elles ne seroient pas à l'épreuve du marteau.

*Quand il se faut marier.*

Diogène enquis d'un de ses amis quand il lui sembloit être saison de prendre femme, il lui répondit en telle manière : aux jeunes il n'est pas encore temps, & aux vieux il ne sera jamais temps. Ce même Philosophe voyant femme pendue à un noyer, dit, à la mienne volonté que tous les autres portassent le même fruit, ce qui fut dit par un Philosophe vraiment cynique, c'est-à-dire, tenant d'un chien.

*Une petite femme est un moindre mal.*

Léanidas, Lacédémonien, avoit épousé une jeune fille fort petite; or étant enquis pour quelle raison il avoit pris une femme si petite, il répondit, quand j'ai vu que j'étois fol de me marier, j'ai choisi de deux maux le moindre.

*D'un homme qui vouloit tout grand.*

Grimaldi Genevois avoit ce caprice, qu'il ne vouloit hanter que des personnes grandes, il ne vouloit parler ni ouïr parler que des choses grandes, il vouloit des serviteurs, servantes, chevaux & autres bêtes grandes, il vouloit grande maison, grande vaisselle d'argent, & grande abondance de viande, & il avoit une femme fort grande, & finalement quand on parloit à lui il levoit les pied pour se faire grand. Un homme fit un petit pet devant lui, & s'excusant, disant, je voudrois qu'il fût grand.

*Un homme de bien méprise l'argent.*

Alexandre le Grand envoyant un jour grande somme d'argent à Phocion, citoyen d'Athènes, homme de bien, pour l'attirer à lui; Phocion demanda au messager qui lui apportoit, pour quelle raison on lui envoyoit plutôt de l'argent qu'aux autres citoyens; il lui répondit, parce qu'il t'estime meilleur que tous les autres. Qu'il me laisse donc être toujours tel qu'il m'estime à présent & qu'il ne me corrompe avec son argent: ainsi

il refusa l'argent royal, le reconnoissant plein d'embusches pour sa patrie.

*Contre les Discoursurs.*

Un cajoleur ayant vainement discoursu plus d'une heure avec Aristote, à la fin il lui dit: ai-je été trop long? Auquel Aristote se moquant; compagnon, pour te dire vrai, je n'ai nullement pensé à ce que tus as dit.

*D'un mal-adroit.*

Diogène voyant un homme qui s'exerçoit à tirer de l'arc, à quoi il étoit le plus mal-adroit du monde, s'alla mettre tout contre le blanc: de quoi étant enquis pourquoi il se mettoit si proche du blanc; de peur, dit-il, que celui-ci ne me touche.

*Etrenne de Charles IX.*

Charles IX, Roi de France, commença dès sa jeunesse à donner des signes manifestes de sa vertu & libéralité, parce qu'entr'autres chose l'année étant passée, & commençant le nouvel an, il demanda de l'argent pour pouvoir donner des étrennes à ses Domestiques, & le Trésorier lui dona mille écus, contre lequel le Roi se fâchant, (il n'avoit pas encore onze ans accomplis) dit que c'étoit trop peu, & qu'il lui en donnât davantage; mais le grand Chancelier qui étoit là lui remontra, disant: c'est assez, Sire, parce que vous êtes chargé de trop de dénes. & que votre Royaume est pauvre. Alors Charles le regardant fixement au visage, eleva en se moquant un ris au Ciel, & se tourna vers le Roi de Navarre & vers tous les autres Princes qui étoient à l'entour de lui, ôta son bonnet & le tenant en sa main, alloit gracieusement disant à chacun: donnez quelque chose pour l'amour de Dieu au pauvre Roi.

*Ruse d'un Capitaine.*

Il y avoit une loi entre les Cartaginois que quand les affaires de la guerre alloient mal ils punissoient le Capitaine; Et partant Hamilcon, Capitaine de leur armée

de mer, ayant combattu contre Junius Duissius, Capitaine des Romains & perdant la bataille, s'enfuit & s'encourut diligemment au Sénat Carthaginois, demandant s'il devoit combattre avec les ennemis; auquel les Sénateurs dirent d'un commun accord, qu'il devoit combattre en quelque façon que ce fût, voulût ou non. Il ajouta, j'ai combattu & perdu; de sorte qu'avec cette finesse il sauva sa vie.

*On rit avec les rieurs.*

Carisole, flatteurs de Denis le tyran, voyant son maître rire avec quelques-uns de ses amis, rioit aussi par flatterie, & Denis lui ayant demandé pourquoi il rioit; il dit, parce que je vous vois rire, & je sçai bien que vous ne riez pas en vain.

*Plusieurs perdent leur argent à apprendre.*

Un de nos Florentins se ventoit souvent, qu'il avoit dépensé en peu de temps mille écus aux études & aux lettres, de quoi Alphonse de Pazzi, homme libre satyrique, lui semblant qu'il les avoit mal employés, lui dit un trait: si tu en trouve cent prends-les, si tu m'en crois, sans y songer.

*En mot à des Voleurs.*

Christofana Placentin, Gentilhomme fort plaisant & bon compagnon, mais pauvre extrêmement, trouva une fois des larrons en sa maison, auxquels il dit sans s'émouvoir, je ne sçai ce que vous pensez trouver de nuit en ma maison, quand moi-même je ne trouve rien de jour.

*Bon cocu.*

Germain Torta, étoit si simple qu'il surpassoit Calendrier; celui-ci fut trois ans absent de sa femme, elle qui n'étoit point forte fit en ce temps deux enfans, lesquels Torta ayant trouvé à son retour, non-seulement il les reçut joyeusement comme les siens, mais il publioit partout la fécondité & fertilité de sa femme qui faisoit des enfans sans lui.

*D'une conjuration prévenue.*

Un certain homme fit entendre à Denis le tyran, au temps qu'il craignoit le plus, qu'il lui vouloit découvrir une conjuration. Le Roi le fit venir incontinent, & lui donna audience seule-à-seul; à l'heure il lui dit librement: Seigneur, donnez-moi un talent pour mettre terreur en ceux qui voudroient machiner contre votre vie & vos Etats.

*Les femmes qui aiment le moins le mâle ne laissent pas d'aimer.*

Une jeune veuve prioit une de ses voisines de lui trouver un mari, disant: non sur ma foi que ce soit pour la volupté des plaisirs amoureux, car plutôt je les abhorre grandement & voudrois volontiers qu'il se pût faire sans cela, mais je cherche un mari parce que mes grands biens ont besoin d'un bon gardien; Or sa voisine bien subtile qui connoissoit l'hypocrisie & l'aveuglement de cette Dame, sans répliquer autrement lui promit d'en chercher un à sa fantaisie: ainsi au bout de quelques jours elle retourna vers la veuve & lui dit, Madame, j'ai trouvé un mari qui fera bien votre cas, car il est homme sage & bien entendu aux affaires; & outre cela il est chaste comme vous le desirez. Retirez-vous & votre beau mari, lui dit la veuve toute en colere, parce qu'encore que je ne prenne pas plaisir à ses ébattemens, j'en veux seulement un qui ait le moyen quand nous seront fâchés ensemble, de pouvoir faire la paix de nous-mêmes.

*Vanité d'un Grec plaisamment rabatru.*

Maître François Pescion & un Grec, devisant ensemble de diverses choses, ensuite de discours ils disputèrent de telle sorte, que le Grec avec violence dit à son compagnon: ne savez-vous pas que suis Grec, & que de la Grece sont sorties toutes les vertus? voulant insérer de là que les autres Nations les avoient tirés au temps

passé de la Grèce ; mais Pefcion, qui considéroit l'état présent de cette Province, dit subtilement : vous dites bien vrai que de la Grèce sont sorties toutes les vertus, car aujourd'hui il n'y en est demeuré aucune.

*Comparaison des fourbes aux faux-monnayeurs.*

Aristote condamnant grandement la dissimulation, dit que celui qui s'en fait semblant d'être arti, & ne l'est pas véritablement ; fait pis que celui qui fait de la fausse monnoie pour bonne, il n'y peut avoir qu'un peu de danger ; mais de prendre un ami déguillé pour un sincere, on en peut recevoir beaucoup de dommages.

*Qui veut être récompensé doit récompenser.*

Du temps d'Octavian, Empereur, il y avoit à Rome un Poëte Grec, lequel presque tous les jours, lorsque César sortoit, alloit au-devant de lui & lui présentoit quelque belle Epigramme en sa langue ; mais bien que César prit toutes les compositions, sa mauvaise fortune fut telle qu'il ne lui donna jamais rien : au contraire, se voulant une fois moquer de lui, & peut-être pour le chasser, le voyant venir à lui pour lui présenter de ses vers, l'Empereur fut le premier qui lui donna lui-même une épigramme semblable en Grec, de sa composition & écrite de sa propre main. Le Grec le prit & commença à la lire, & en lisant monstroit que ces paroles lui plaisoient fort, & aussi-tôt après la lecture il mit la main à la bourse, & s'approchant d'Octavian, lui donna autant de fois qu'il y avoit de vers, disant : César, prends ce que je te donne, non selon ta grandeur, mais selon ma puissance, si j'avois plus je te donnerois davantage. Lors ceux qui étoient présent se prirent à rire ; & l'Empereur, riant plus que les autres, commanda qu'on lui donnât sur le champ cent mille sterteres.

*Il ne faut pas fouler un peuple.*

Thémistocles, étant envoyé des Atheniens dans l'Isle d'Andros pour reconyter des deniers, étant entré au

Conseil, il fit sa proposition ; mais y trouvant de grandes difficultés, il leur dit : Seigneurs Andriens, je vous apporte deux Déeses, la Persuasion & la Force ; or prenez celle qui vous plaira le plus. Auquels les Andriens répondirent promptement : & nous, Thémistocles, nous avons deux Déeses, la Pauvreté & l'impossibilité, prenez aussi celle qui vous sera le plus agréable.

*Fausse modestie d'un bourgeois.*

Pardareffe, bon & illustre Citoyen, n'ayant été reçu en l'Ordre des Trois-Cens, qui est un Souverain Magistrat en la République des Spartiates, s'en retourna aussi content en sa maison avec le refus, quoiqu'il lui eût accordé sa poursuite, & disoit par les rues, en s'en allant, qu'il se trouveroit bien joyeux que sa Patrie eût tant de Citoyens qu'on estimât meilleurs que lui : quelques-uns attribuent cela à Cratius.

*Bon mot d'un méchant homme.*

Diogène, Philosophe fort étrange, étant soupçonné de croire qu'il n'y avoit point de Dieu ; Lisi, homme méchant & affronté, l'ayant trouvé un jour avec plusieurs personnes pour lui faire affront, lui dit : Diogène, dis la vérité, crois-tu qu'il y ait un Dieu ? Auquel le Philosophe répondit tout en colere : pourquoi ne le crois-je pas, étant persuadé que tu lui es en indignation.

*Trois choses font le galant homme.*

Un courtisan romain disoit qu'un gentilhomme, pour être avisé & accompli, doit avoir trois choses : la première avoir été un peu amoureux ; la seconde avoir eu une querelle, & la troisième avoir eu un procès.

*Les ennemis peuvent devenir amis, & amis ennemis.*

Bias, Philosophe, parlant de l'administration de la Justice, dit qu'il n'avoit jamais voulu juger entre ses amis, mais oui bien entre ses ennemis ; parce que parlant à quelqu'un, comme tu dois craindre que quelqu'un ne devienne ton ennemi, ainsi dois-tu espérer qu'entre tes ennemis quelqu'un deviendra ton ami.

*Les Brebis ont droit de se révolter, ayant des Loups pour pasteurs.*

Batto de Dalmari, enquis par Tybere pour quelle cause il s'étoit tant de fois révolté; il lui dit: vous-même, César, en êtes la cause, parce que vous ne donnez pas à notre troupeau des gardes, mais des Loups ravissans.

*Il faut regarder à ses pieds aussi-tôt qu'au Ciel.*

Un Astrologue contemplant & regardant le Ciel, il tomba dans une fausse; ce qu'ayant vu sa femme, lui dit: il n'est mal céan, puisque tu veux voir & savoir ce qui est au Ciel, & tu ne vois pas ce qui est à tes pieds.

*La vérité n'est pas odieuse dans les yvrognes.*

Un Roi des Epirottes ayant sçu qu'en un certain souper quelques-un avoient fort mal parlé de lui, les fit appeller, & leur demanda s'il étoit vrai qu'ils eussent dit contre son honneur ce qu'on lui avoit rapporté. Alors un d'entr'eux des plus assurés & prompt, voyant la chose découverte, répondit subtilement en cette façon: si le vin ne nous eût manqué, Sire, nous eussions bien dit d'autres choses que ce qui vous a été rapporté, mais le vin nous manqua trop tôt. Laquelle plaisante excuse & pure confession, convertit en risée la colere du Roi.

*Il faut se défier de ses ennemis.*

Agésilas disoit qu'il ne blâmoit point ceux qui avoient été trompés de leurs amis, mais qu'il reprenoit grandement ceux qui se laissoient tromper de leurs ennemis; d'autant, disoit-il, que je me fierois toujours à mes amis, mais non jamais à mes ennemis.

*Qui bien fait bien reçoit.*

Semelius voulant dissuader une loi qui mettoit en avant Penario, dit: dis-moi, Penario, si je dis quelque chose contre, diras-tu mal de moi? Selon la semence que tu jetteras, répondit Penario, tu recueilleras le fruit.

*Ce qui*

*Ce qui est beaucoup pour un sujet est peu pour un Roi.*

Perielle, un des amis d'Alexandre le Grand, lui demanda que qu'il argent pour marier une de ses filles, dont Alexandre ordonna qu'on lui donnât cinquante talents; mais Perielle lui dit qu'il en avoit assez de dix. Je le crois bien, dit Alexandre, qu'il te suffiroit d'en avoir dix, mais ce n'est pas assez à moi de t'en donner si peu.

*Jamais ennemis ne sont bons amis.*

L'hirondelle se glorifie de s'être associée avec la grue, mais sa mere la reprit, lui disant: tu es folle, si tu penses t'accorder avec la grue, étant vous deux de nature contraire, & d'autant que tu cherche le Printemps & elle l'hyver.

*Qui vit bien meurt constamment.*

Thomas Morus, Chancelier d'Angleterre, homme pour ses rares vertus estimé de tout le monde, ne voulant pas approuver que le Roi Henri VIII. se pût faire suprême Chef de l'Eglise Angloise, fut finalement jugé à mort, lui donnant toutefois le temps jusqu'à la matinée suivante pour changer d'avis. Etant venu à l'heure de l'exécution, un grand personnage de la part du Roi vint trouver, l'amonèrant qu'il étoit condamné au supplice, & partant s'il avoit changé d'opinion qu'il le dit, ce à quoi il lui portoit la grace royale; auquel le très-confiant Morus ne méprisant pas seulement le Roi, mais la grace; mais n'estimant en rien sa mort, dit paisiblement: Oui, M. depuis peu en ça, j'ai changé d'opinion De quoi se réjouissant tous les assistans. Il poursuivit: d'autant que j'avois pensé de me faire raser la barbe devant que d'aller à la mort; mais considérant cela plus particulièrement, j'ai chargé, comme je vous vois de charge d'opinion, parce qu'il me semble meilleur de me laisser couper la barbe & la tête en même-temps de sorte qu'alors quand il vous plira; & se tournans vers un de ses amis qui pleuroit par maniere de consolation, lui dit ces beaux vers de Plutarque:

G

*La vie n'est qu'un jour couvert de nuages,  
Plein d'ennui, de froid, de vents & d'orages,  
Plus elle semble belle, & moins a de valeur.*

*Un menteur n'est jamais cru.*

Aristote étant instruit de ce que gaignoient les donneur de cassades à dire leur vains mensonges, répondit: non autre chose, sinon que quand ils disent vrai on ne les croit point.

*Plaisant mot sur la paix.*

Les Florentins ayant la guerre avec le Duc de Milan, firent un Edit: qu'on ne parlât de paix sur peine de vie. Il vint que Bertrand Mariety, homme fort plaisant, qui étoient dans le marché, un certain pauvre présomptueux s'accosta de lui pour lui demander l'aumône, & en le saluant lui dit: Dieu vous donne la paix; lors Bertrand se tournant avec une prompte risée, répondit: comment, vous parlez de paix, retirez-vous d'ici; ne sçavez-vous pas qu'il y va de la vie à qui en parle?

*Chicaneurs inutiles & nécessaires.*

Le Pape Nicolas III, des Ursus, homme fort docte & de bonne vie, bannit de Rome les Avocats, Procureurs, Notaires, & semblables gens, disant qu'ils vivoient du sang des pauvres; mais Martin IV. son successeur, ne fut pas si tôt élu au Pontificat, qu'il les fit r'appeller, disant, comme un proverbe, qu'ils en défendoient aujourd'hui un, & demain un autre.

*A sottise demande point de réponse.*

Albitius, déclarant & se riant en une controverse, demanda superbement à Ustius, pour quelle raison un hocal se rompt en tombant & non une éponge? Auquel Ustius répond gracieusement: & pourquoi les grues volent-elles plutôt que les souris?

*Les vieillards se font par fois jeunes.*

Quelqu'un disoit devant Cicéron, qu'il avoit trente ans; Cicéron dit: il est vrai, car il y a plus de douze ans que je lui ai entendu dire. Et un autre, qui pour paroître encore

jeune, racontoit plusieurs fables de son âge, dit: quand nous étions ensemble en Logique, tu n'étois pas encore né.

*Le pauvre ne craint point d'être volé.*

Hilariion Athénien fut extrêmement pauvre; or rencontrant en un bocage des voleurs, il ne s'étonna aucunement, mais il dit en riant: vous avez fait une faulx rencontre. Pourquoi, lui dirent-ils? d'autant que je suis tout nud, & je ne m'épouvante point.

*Un homme de bien ne change jamais.*

Amerizanti voulant acheter un esclave à Constantinople, lui dit: si je t'achete, seras-tu bon? Et encore que tu ne m'achete, lui dit l'esclave, je se ai bon.

*Pour être en paix il faut quelque fois avoir des ennemis.*

Onodemus Chio, ayant surmonté la faction ennemie, fut conseillé de les partisans de chasser hors de la Ville tous les adversaires; mais il répondit: je m'en garderai bien, parce que si tous les ennemis s'enalloient, la matiere manquant pour exercer la malignité de la nature humaine, aussitôt il naîtroit entre nos mains de la dissention.

*Bon mot de Bayard.*

Francisque de Stolorged. Colonel en l'Armée de l'Empereur Charles V. ayant assiégé la Ville de Mezieres, où étoit dedans le Capitaine Bayard pour François I., Roi de France, lui manda, par un Hérault, qu'il eût à se rendre avec la place; à quoi Bayard répond: le Bayard de France ne craint point un Roussin d'Allemagne.

*Plaisante répartie à un Rodonond.*

Un grand Seigneur, pendant les derniers troubles de France, étant devant une place importante & forte, jura qu'il n'ôtteroit point ses éperons qu'il ne fût dans la Ville. Un vieux Capitaine lui dit: Monseigneur, vous coucherez long-temps sans linceul.

*Conte d'un mau ais Juge.*

Un honnête homme fut appelé devant un Juge pour dire la vérité de quelque affaire; ayant prêté serment

& fait sa déposition, le Juge lui dit qu'il étoit un menteur. Il soumit son dire véritable, & le prit à prover, ce qu'ant fait, le Juge lui dit: je vous dois maintenant réparation d'honneur. Il lui repliqua: Monsieur: vous auriez fort affaire, s'il vous falloit restituer l'honneur à tous ceux auxquels vous l'avez ravié, car vraiment je crois qu'il ne vous en resteroit point.

*Il ne faut jamais désavouer ses parens.*

Un riche Laboureur allant voir son fils à la Ville, qui étoit Monsieur le Juge, trouva en sa maison plusieurs personnes de qualité, qui voyant ce bon vieillard, s'enquêter quel homme c'étoit? Le Juge dit, c'est un Laboureur qui me sert il y a long-temps. Or le bon vieillard voyant le mépris que son fils lui faisoit, dit, Messieurs, je suis véritablement Laboureur, mais le Laboureur a fait le Juge, & non pas le Juge le Laboureur; & puis s'en alla.

*D'un homme qui avoit épousé plusieurs femmes.*

Il y avoit un homme à Mestie qui en même-temps avoit épousé cinq femmes, & fut accusé, pris & mené à la Justice, où sans attendre les tourmens il confessa la vérité. Le Juge lui demanda pourquoi il avoit épousé tant de femmes? Il dit, pour en arrêter une bonne, s'il étoit possible, & s'arrêter avec elle. Alors le Juge répliqua en souriant: si tu n'en as pus trouver une bonne en ce monde, tu en iras chercher en l'autre, & le condamna à être pendu.

*Il faut qu'un Juge soit patient.*

Un Villageois sollicitoit quelque procès devant un Juge, vers lequel il se rendoit grandement importun. Le Juge pressé d'autres affaires, voyant son importunité, lui dit: je ne m'étonne pas si l'on t'appelle Martin, car tu tiens bien de l'âne. Le Villageois lui répondit: Monsieur, s'il faut regarder aux noms, sçachez qu'en Poitou l'on appelle communément les pourceaux des goretz: a tel étoit le surnom du Juge.

*Les songes des sages valent mieux que les veilles  
des fols.*

Un familier de Médicis, l'alla trouver un matin qu'il étoit encore au lit, lui reprochant qu'il se levoit trop tard, & lui dit, j'ai déjà été au marché neuf & au veil, suis sorti hors la porte Saint-Gal, & me suis promené autours des murailles, & ai fait plusieurs autres choses, & vous dormez encore? Laurent, lui dit-il, ce que j'ai songé en une heure, vaut mieux que ce que tu as fait en quatre.

*On aime la trahison & non pas le traitre.*

Les Espagnols qui achettent les traitres plus chèrement que les autres Nations, n'en font pas plus d'état; ils les veillent & épiant toujours, ne leur donnent jamais pouvoir absolu; ne leur font bon traitement que de paroles. On marqua les palais du Duc Medina Sidonia, à Valadolid, pour y loger le Duc de Bourbon; ma maison, dit le Duc, est au pouvoir de l'Empereur, mais j'y mettrai le feu si-tôt que l'étranger en sortira.

*Les yeux des Rois ne doivent pas être comme ceux  
des esclaves.*

Zizenin, étant prisonnier de guerre à Rome, voyant les joütes & tournois qui se pratiquent en Italie, dit qu'ils lui sembloient excessifs, pour être faits en jeu, mais peu pour être à bon escient. Lui ayant aussi dépeint la galantise du Roi Ferdinand le jeune, son agilité, la disposition de sa personne à courir, sauter & voltiger, il fit réponse, qu'en son pays les esclaves se délectoient à faire semblables exercices.

*Peu de mots disent beaucoup.*

La réponse d'un Pilote au Prince Doria fut très-belle, car se voyant, par la faute de quelque Capitaine, maltraité sans oser se plaindre, délibéra de quitter le service du Prince & lui demander quelque argent qui lui étoit dû de ses gages. Il n'eût pourtant moyen de se faire, sinon un jour que le Prince s'embarquoit à Gênes pour aller en Espagne.

pour quelques affaires importantes, & sembloit que ce voyage précipité le rendit mécontent & fâché, le Pilote lui ayant fait sa révérence, le pria d'écouter deux paroles. Alors le Prince tout en colère lui dit : prend bien garde qu'il n'y en ait que deux, car autrement je te ferai mauvais parti. Ce Pilote au même instant dit brusquement : congé, argent. Doris fut si satisfait de cette réponse, qu'il le fit payer, & lui donna encore quelque argent.

*L'éloquence vaut mieux que la beauté.*

Marguerite, fille du Roi d'Ecosse & femme du Dauphin, qui depuis fut Louis XI, passant dans une salle où étoit endormi Alain Chartier, Secrétaire du Roi Charles VIII, homme docte, Poète & Orateur très-éloquent en la langue François, alla le baisier à la bouche en présence de toute la compagnie; & comme quelqu'un de ceux qui la conduisoient lui dit, Madame, on trouve étrange que vous baisiez un homme si laid. Elle repliqua : je n'ai pas baisé l'homme, mais la bouche, d'où sont sortis tant d'excellens propos, tant de matieres graves & de paroles discrettes.

*Les Tyrans s'efforcent de leurs louanges comme de leurs efforts.*

Un pédant ayant vu que Denis le tyran avoit maltraité quelques sages & doctes personnages pour lui avoir dit la vérité, parce qu'il n'y avoit personne qui en dit du bien à cause de ses horribles méchancetés, alors il s'avisa d'acquiescer, par quelque moyen, ses bonnes grâces. Il l'employa donc à le louer en toutes ses actions, de telle sorte que par fois il étoit ennuyeux au même tyran, & non content de cela, il composa une Illiade de vers, qui le dépeignoit pour un demi Dieu, & lui présenta. Denis, pour récompense, lui donna une bonne somme d'argent, & lui fit couper la langue; comme il fut interrogé pourquoi il l'avoit ainsi maltraité, il dit : puisque les Dieux m'ont fait la grâce d'avoir un homme qui chante mes louanges & parle en bien de moi, je veux que cette langue soit embaumée

& reposé dans un Temple, comme une chose sacrée.

*Victoire précipitée.*

Avant que la bataille de Serizole se donnaît, le Marquis de Guât s'assurant de la victoire avant le choc, donna à son plaçant une armure dorée & un cheval d'Espagne, & lui promit encore cinq cent ducats pour porter les premières nouvelles de sa victoire à la Marquise sa femme. Mais sa vaine gloire fut bien-tôt abattue, car les François gagnèrent la bataille, & l'armée de l'Empereur fut défaite; le plaçant du Marquis se mit avec les prisonniers Espagnols, & étant si bien monté & armé, on le prenoit pour un grand Seigneur ou quelque brave Chevalier: il fut donc amené devant M. d'Anguyen, qui le reconnut d'abord, & après l'avoir interrogé lui demanda qui l'avoit si bien équipé. Il dit M. le Marquis m'a donné ce cheval & les armes, & m'avoit encore promis cinq cent ducats, pour porter à Madame la Marquise les premières nouvelles de sa Victoire: mais je erois qu'il a voulu gagner lui-même son argent, & qu'il y est allé en personne.

*Il faut couper la queue du chien pour amuser le peuple.*

Alcibiades, Athénien, homme très-illustre, acheta un fort beau chien sept mille drachmes, & lui ayant coupé la queue le laissa aller par la Ville; de quoi le monde s'étonnant de ce qu'il avoit gâté un si beau chien, puis disoit à ses familiers, qu'il connoissoit la nature du peuple être incliné à médire des grands, & partant qu'il vouloit leur donner ce léger sujet, afin qu'il ne s'amusât pas à chercher chose plus grandes.

*Tel vœu qui se joue.*

Un homme extrêmement pauvre & grièvement malade, étant abandonné des Médecins; eut recours à la Divinité, & fit vœu à Jupiter, que s'il guériffoit de cette maladie, il lui feroit un sacrifice de cent Taureaux; sa femme l'oyant le reprit, disant; vous faites vœu à Dieu d'une chose que vous ne pouvez tenir;

qu'importe, dit-il ; penfes-tu que quand je ferai guéri Jupiter vienne en terre pour me contraindre par Justice.

*La sottise venterie fait mépriser un homme.*

Un homme glorieux ayant fait un long voyage, & étant de retour en toute les compagnies où il se trouvoit il se louoit d'avoir donné de grandes espérances de sa personne, disant qu'une fois étant en un cercle en la Ville de Rodès, il avoit acquis la louange de bien sauter, devant les autres d'un saut effroyable, offrant d'en donner des témoignages. Un de la Compagnie se fâchant de telle bourde, & que ce qu'il disoit étoit impossible, il lui dit : est-il besoin de témoignage, fais un pareil saut en notre présence, & nous te croirons.

*Les femmes mettent leur chair à petit prix.*

Regner Abco, se plaignant de ce que sa femme avoit achetée une robe de grand prix, lui dit : Martine, je n'ai jamais usé du mariage avec vous qu'il ne m'ait coûté plus d'un ducat à chaque fois. C'est votre faute, lui dit Martine, pourquoy n'en usez-vous pas plus souvent, afin qu'il ne vous revienne pas à chaque fois un denier.

*Les chiens ne mordent point les petites bêtes.*

Diogène, surnommé le chien, un jour allant au marché, plusieurs enfants l'environnent, disant l'un à l'autre : prends garde que ce chien ne te morde : de-là vint que Diogène leur dit, ne craignez rien, petits enfans, car les chiens ne morde point les petites bêtes.

*Contre les médifans.*

Le Roi Philippes de Macédoine, étant conseillé par quelques-uns de bannir un homme qui médifait de lui ;

je n'en ferai rien, dit-il, parce que s'il s'en alloit hors d'ici, il médiferoit plus de moi & réprendroit entre plus de personne. Et à César Auguste, lui ayant été fait rapport qu'un nommé Emilie Elian de Cordule, médifait de lui sans aucun respect, il n'en fit point de conte, mais se tournant vers l'accusateur avec semblant d'être ému, lui dit : je veux que tu prouve cela, parce que je ferai connoître à Elian que j'ai encore la langue, & que puis dire pis de lui que lui de moi. Le même Auguste, comme Tibere, se donnoit peine, & l'avertissoit par Lettres que quelques-uns parloient mal de lui, il lui fit réponse : ne perdez plus de temps en telles chose, mon chere Tibere, & ne vous courroucez point si quelqu'un parle de moi, car le dire importe peu, il suffit que nul ne nous puisse faire mal.

*Bon mot d'un sophiste.*

Léon Bisanti, Auditeur de Plaron & grand Sophiste, alla au devant du Roi Philippes de Macédoine, lequel venoit assiéger sa patrie avec une puissante armée, & venu en sa présence, lui dit : dites-moi de grace, ô Roi, pourquoy verrez-vous assiéger ma Ville ? Parce que j'en suis amoureux, dit le Roi en se gaussant, & que je veux jouir d'elle ; auquel Léon dit sur le champ : il se trouve, très-invincible Roi, que les amoureux ne vont point faire l'amour avec des instrumens de guerre, mais avec des instrumens de musique. Cette parole si sage & plaisante plut de telle sorte au Roi qu'il se démit de cette entreprise, laissa Bisance en liberté, & passa en d'autres terres.

*Acte remarquable d'un aveugle né qui fut bien plus fin que son compere clair-voyant.*

Il y avoit un aveugle né, demeurant en la Ville de Gerjente, qui avoit plusieurs fois suivi le Roi Alphonse

à la chasse, montrant aux Veneurs qui voient bien clair les repaires des bêtes sauvages : cet aveugle, par son industrie, avoit amassé cinq cent écus, qu'il délibéra de cacher dans un champ; comme il creusoit en terre pour cet effet, un de ses amis l'aperçut, & si-tôt que l'aveugle se fut retiré de l'endroit, il emporta le trésor. Deux ou trois jours après, l'aveugle retournant visiter sa cassette, & n'y trouvant rien, se tourmente, & après plusieurs plaintes conclu qu'il n'y avoit que son compere qui pût lui avoir joué ce tour; là-dessus il le va trouver & lui dit : Compere, je suis venu pour avoir votre bon avis, j'ai mille écus dont j'ai déjà caché la moitié en un lieu sûr, quant à l'autre moitié je ne sçai qu'en faire ne voyant goutte & étant fort mal-propre à garder quelque chose, & partant, si vous le trouvez bon, je pourrois cacher cette moitié avec l'autre au même endroit assuré. Le Compere approuve cette résolution, & de ce pas s'en va vers la cachette où il rapporta les cinq cens écus qu'il avoit pris, espérant qu'il auroit tout ensemble les mille écus. Un moment après l'aveugle se transporte vers la cachette, & y trouvant ses écus les saisit, puis étant de retour appella son Compere, & commença à lui dire tout haut : Compere, l'aveugle a vu plus clair que celui qui a deux yeux.

*Braquette est atrapé dans Lyon par Pancerotte, qui se disoit être Peintre.*

En l'anne 1621, que Braquette étoit à Lyon avec Isabelle Andremi & toute sa troupe Italienne, quoiqu'il attrapât beaucoup d'argent, tant en montant sur le Théâtre en la place du Change pour y vendre ses drogues avec ses bouffonneries, ainsi qu'en ses Comédies, fut attrapé par un affronteur, où plutôt subtil larron, nommé Pancerotte. Voici comme le fait se passa : Bra-

quette, à l'heure du Change, étoit en marché avec un Peintre de ce qu'il lui donneroit pour peindre une grande toile pour la décoration de son Théâtre, de quoi ne pouvant tomber d'accord, les parties se retirèrent sans rien faire. Or Pancerotte qui avoit vu tout leur marché, voyant le Peintre loin, ne perdit point de temps, accosta Braquette, se dit être Peintre, & l'assura de le servir en toute fidélité & à son contentement; Braquette convient de marché avec lui, ayant montré son dessein, lui donnant trois pistoles d'arrès & la toile pour expédier son prix fait, & Pancerotte promet de lui rendre dans la huitaine sa besogne bien & duement parfaite. Quinze jours se passerent & trois semaines, sans que Braquette entende des nouvelles de son Peintre, ce qui l'occasionna de s'en plaindre étant sur son Théâtre; mais c'est en vain, il n'entend parler de Pancerotte. Enfin, le rencontrant un jour qu'il alloit fort vite en la rue Saint Jean, lui demanda si la toile de son Théâtre étoit peinte, & si elle ne l'étoit pas qu'il la lui rendit telle qu'elle étoit avec ses trois pistoles. Pancerotte assuré, sans s'étonner dit à Braquette : Monsieur, vous vous trompez, & me prenez pour un autre, je ne suis pas Peintre, je suis bien Maître Cordonnier à votre service, & lui montrant une paire de souliers neufs sous son bras, & son compas pour prendre les mesures. Notre Braquette, après avoir long-temps disputé avec Pancerotte; & voyant qu'il n'en pouvoit tirer aucune raison, se retira après lui avoir dit mille injures. Entre ceux qui les regardoient il y en eut un qui dit : je vois bien que c'est un affronteur qui a attrapé un charlatan.

*Plaisante repartie d'un Charpentier à un Marchand de Lyon.*

Deux freres qui nont été que trop connus dans la

Ville de Lyon, ayant fait une banqueroute frauduleuse & pris la fuite, furent pendus en effigie à la place du Change. Or le Charpentier qui avoit fait & dressé la potence fut renvoyé à un Marchand qui avoit acheté le fond de boutique desdits banqueroutiers pour avoir son paiement; comme il lui demandoit vingt livres, il fait réponse qu'il ne veut pas tant en donner; le Charpentier lui dit que la taxe en étoit faite, lui dit d'abondant: Monsieur, quand ce seroit pour vous, je n'en rabattrais pas un liard.

*Plaisante rencontre d'un Florentin qui vendoit la Mule d'un homme qui avoit eie pendu.*

Un Crieur public de Florence, qui étoit homme facétieux, vendant un jour en public les hardes & autres facultés d'un homme qui avoit été pendu, comme il fit la vente de sa Mule, d'une voix plus haute il s'écria: elle est saine, elle est jeune, elle est belle, avec tous les harnois, excepté le licol que le maître a gardé pour lui.

*Plaisante repartie du P. M. à un nouveau marié.*

Un Ecclésiastique autrefois très-renommé dans Lyon, tant sur sa piété que pour le rang qu'il tenoit entre les Doctes quoiqu'il fût ordinairement tourmenté des gouttes, avoit néanmoins la langue libre, & ne manquoit de très-belles reparties. Il vint qu'un jeune homme de ses amis familiers, ayant demeuré un mois sans le voir, le vint visiter, & tout joyeux en sautant, lui annonça qu'il s'étoit marié depuis qu'il ne l'avoit vu. La personne repartit à l'instant: je ne m'étonne pas si vous êtes si joyeux, car vous me faites souvenir de ces jeunes cabrils qui sautent & se réjouissent lorsque les cornes leur viennent. Cela se trouva véritable, car la femme de ce jeune marié accoucha d'un beau fils au bout de cinq mois.

*Ignorance d'un Notaire.*

Deux hommes qui vouloient faire passer une Obligation, s'en allèrent trouver un Notaire tout nouvellement imprimé, étant devant lui, il leur demanda leur noms; l'un dit je m'appelle François, & l'autre Pierre; le Notaires leur repartit: ôtez-vous d'ici, car je ne peux faire un tel contrat; parce que, selon nos livres, il faut que l'un s'appelle Titius, & l'autre Sempronius.

*De deux ennemis se trouvant au Conseil à Florence*

Deux ennemis jurés se trouvant au Conseil de Florence, comme il arrive souvent aux Républiques: l'un d'eux qui étoit de la maison des Altois dormoit, quand celui qui étoit assis auprès de lui le réveilla en le poussant avec le coude, & lui dit: n'oyez-vous pas ce qu'à dit un tel? & lui montra son adversaire qui étoit de la maison des Almands, qui toutefois ne disoit mot, & n'avoit pas encore parlé; répondez, car les Seigneurs demandent votre avis? Alors Altois tout endormi, sans y penser, se leva & dit: Messieurs, je dis tout le contraire de ce qu'a dit l'Allemand. Je n'ai pas encore parlé, dit l'Allemand. Altois repliqua: j'opine le contraire de ce que tu diras.

*Rencontre joyeuse d'un bon homme qui se mouroit.*

Un homme proche de la mort faisoit son Testament, & donnoit plus qu'il n'avoit vaillant; le Notaire l'avertit qu'il faisoit trop de legs; il dit, ne laissez pas d'écrire ce que je vous dis, parce que je ferai bien pour tout.

*Repartie d'un homme qui aimoit mieux tout manger  
que d'acheter des habits.*

Un pauvre homme tout déchiré & presque tout nud, qui aussi-tôt qu'il avoit gagné quatre ou cinq sols il les alloit manger à la Taverne, & se voyant un jour repris de son mauvais ménage, il dit à ceux qui vouloient lui remontrer : puisque je suis condamné à montrer mon cu toute ma vie, je veux au moins le faire gros & gras.

*Plaisante rencontre sur le trépas d'un borgne.*

Un Gentilhomme avoit envoyé son serviteur vers un de ses amis qui n'avoit qu'un œil, & qui se mouroit; comme il fut de retour, le maître lui demanda comment le malade se portoit : il lui dit qu'il étoit mort. Le Gentilhomme repliqua s'il avoit eu beaucoup de peine à mourir ? Le serviteur dit assez, mais moins que les autres, parce qu'il n'a eu qu'à clore un œil.

*Gaillardise d'un homme qui avoit passé la riviere  
sans rien payer.*

Un Batelier avoit demeuré tout un jour sur le bord d'une riviere sans passer personne, & sans rien gagner, il arriva sur le tard qu'un homme qui s'étoit fait passer à l'autre bord, le Batelier voulant lui demander son paiement, lui fit réponse qu'il n'avoit pas un liard, mais aussi en change il lui donneroit un très-bon conseil. Le Batelier ne se contenta pas de tout cela, ainsi dit qu'il veut être payé, & que sa femme & ses enfans ne se repa oient ni de conseils ni de paroles; enfin, celui-ci ajoute: mon frere, pour cette fois je te prie d'avoir patience, parce que comme je t'ai dit, je n'ai pas un

liard. Le Batelier voyant qu'il étoit mal arrivé lui dit: donne-moi ce bon conseil que tu m'as promis, puisque je ne puis tirer autre chose de toi: je le veux bien, dit-il, c'est que tu prenne garde de passer personne, qu'auparavant tu sois assuré d'en être payé.

*Réplique joyeuse & piquante.*

Un bon Compagnon qui étoit en réputation d'en conter bien souvent & d'être sujet à caution, racontoit des gaillardises à un autre, qui lui dit: je me ris de toi qui crois me tromper, & je te vendrais cent fois au jour de marché. Celui-ci repartit, je n'en pourrais pas faire tant de toi, car tu vauds si peu que je t'y menerois deux cens fois sans te pouvoir vendre une seule.

*Autre gaillardise sur le même sujet.*

Un autre bon Compagnon se voyant un soir bien tard saisi par les Soldats du Guet, qui lui demandent s'il n'avoit point d'armes, il leur repartit: Messieurs, puisque vous cherchez des armes, je vous prie de tirer mon épée qui est en telle hôtellerie.

*Gaillardise récréative.*

Un certain quidam reprenant un de ses amis, lui dis: tu ne dis jamais la vérité; celui-ci repartit; tu as tort de m'accuser d'être menteur, puisque je dis tous jours du bien de toi.

*Un qui se vouloit gauffer d'un autre qui avoit un  
archinez, reçu son paiement.*

Un homme qui avoit un nez spenteux & extraordie

nairement grand, se trouvant un jour en une rue étroite dans Lyon où un donneur de colibets le voulant gauffer, lui dit qu'il retirât son nez à quartier pour lui donner passage. Cet homme au maître nez se sentant piqué, détourna son nez avec le doigt, & dit : passe, passe, les fots ne paient point ici de péage.

*D'un homme qui en mourant donna plus à son bâtard qu'à son fils légitime.*

Un Marchand étant malade au lit, laissa deux fils, dont l'un étoit légitime & l'autre bâtard; il arriva que faisant son Testament, il donna au légitime deux mille cinq cent écus, & au naturel trois mille : de quoi le Notaire s'émerveillant, il lui demanda pourquoi il donnoit plus au bâtard qu'au légitime? C'est que j'ai eu le légitime par devoir, & le bâtard par amour.

*D'un bon Compagnon à qui on avoit donné les manches sans l'habit.*

Un homme facétieux & de belle humeur, ayant rendu quelques bons & agréables services à un gentilhomme, pour récompense il lui promit un vieux pourpoint de brocard d'or d'ant, dont il donna charge à son valet de chambre de lui donner. Celui-ci ne manqua point le lendemain de l'aller trouver pour l'avoir; l'homme de chambre ne lui voulut donner que les manches & garder le corps, quoique celui-ci lui pût remontrer que M. lui avoit promis tout le pourpoint. Alors, se voyant frustré en partie de la promesse qui lui avoit été faite, il alla trouver le Curé, il fit sonner les cloches & averti ceux qu'il rencontraoit qu'il falloit aller le lendemain matin quérir un corps chez le Gentilhomme. Ils se trouvèrent tous le lendemain matin à la porte du Château où

où ils heurterent : Monsieur qui s'abilloit, les apercevant d'une de ses fenêtres, s'enquit de ce qu'il demandoient : celui qui le avoit mis en besogne prit la parole & dit : Monsieur, votre homme de chambre me donna hier les manches, je viens aujourd'hui quérir le corps.

*Conseil ridicule de Maître Martin.*

Maître Martin ayant étudié quelques années hors de sa Patrie, s'en revint à son Village, où faisant le grand Docteur, tous les habitans du lieu se venoient conseiller à lui pour des affaires importantes dont ils recevoient bien souvent de salutaires avis. Entr'autre un pauvre homme se plaignant à lui de son extrême pauvreté, il lui demanda s'il n'avoit jamais rien dérobé; celui-ci répondant que non, quoiqu'on lui dit, attends ta qu'on t'en apporte en ta maison. Un autre se plaignoit à lui de quelque chose qu'on lui avoit dérobé, il lui demanda s'il n'avoit jamais rien pris, il répondit qu'oui; alors le Docteur repliqua : l'un va pour l'autre. Un autre encore s'affligeoit, & lui dressoit ses plaintes de ce que sa femme étoit impudique : ô que tu es fol, lui dit-il, tu devrois t'en réjouir, puisque les autres te relevent de la peine de contenter une vilaine.

*Réponse d'un gouteux auquel on vouloit prêcher l'abstinence.*

Un galant homme étant au lit pris des gouttes, fut visité par un de ses amis, qui vouloit persuader que le régime & l'abstinence étoient les principaux moyens pour apaiser les douleurs de cette maladie; le malade l'interrogeant de la façon de vivre, il lui dit : je m'abstient de manger de quelques jours de la semaine, & continuellement je ne bois & ne mange que la moitié de

ce que je pourrois faire; alors notre goutteux lui repliqua : vivant de la sorte, vous vivrez perpétuellement malade.

*Subtile repartie d'un Maître Lanternier.*

Un Maître Lanternier de Lyon, nommé Maître Nicolas, étoit au marché pour vendre un Falot à un de ses amis, qu'un tiers intervint pour aider à faire le marché, & juger de ce qu'il pouvoit valoir, à quoi le Maître Lanternier ne voulut condescendre. Quelques heures après, le même Lanternier avec son falot & trois ou quatre lanternes, rencontrant ce tiers par la Ville, il lui dit : Dieu vous garde, Monsieur le Juge des cornes; celui-ci ne manqua point de belle repartie, lui dit à l'instant : bien jugez de celles que vous portez, mais non pas de celles que vous avez; le Lanternier se voulant fâcher, il lui dit : j'entends de celles que vous avez au Marché.

*Simplicité d'une Dame Napolitaine.*

Une Dame Napolitaine portoit d'ordinaire des patins qui avoient demi-pieds de hauteur, sans que son mari pendant cinq ou six ans qu'ils avoient demeuré en mariage s'en fut aperçût, parce que sa servante étoit si adroite, qu'en la couchant elle les lui ôtoit si subtilement & les faisoit si bien que personne ne pouvoit s'en apercevoir. Il vint qu'un jour d'Été que nos mariés se mirent sur le lit pour se reposer, sans que Madame eût quitté ses patins, qui par mégarde tombèrent du lit, & furent aperçus du fils de la maison, qui réveillant son pere, lui dit : regardez, regardez, mon pere, ma mere a laissé la moitié de ses jambes à terre.

*Réverie subtile.*

Un jeune homme tout enjoué prit un de ses amis par

derriere, en lui disant : n'as-tu pas eu peur d'aller en prison ? Il lui dit, oui vraiment, parce que tu as la mine d'un Sergent.

*Réponse touchant la beauté ou la laideur d'une femme.*

On demandoit à un homme de *Ête*, qui étoit le pire ou d'avoir une très-belle femme ou d'en avoir une extrêmement laide; il dit, celui qui en a une belle a mal de tête, celui qui en a une laide a mal de côté.

*Pleisante repartie d'un Juif.*

Un homme demandoit à un Juif, s'il trouvoit le jour du Sabat dix mille ecus, s'il les voudroit ramasser. Il fit réponse : nous ne sommes pas au jour du Sabat, ainsi je ne trouve point d'écus.

*Un Galant qui étoit allé voir une Courtisane.*

Un jeune homme qui étoit allé voir une Courtisane, vouloit sortir de chez elle, & avoit toute l'apprehension d'être aperçût de quelqu'un; comme il se mettoit à regarder de côté & d'autre si personne ne le découvreroit, voici la disgrâce qu'il fut vu par un gentilhomme qui le connoissoit, qui lui dit : mon frere, vous ne devez point avoir de peine d'en sortir, mais bien pour y être entré.

*Refus de prêter un Âne.*

Un bon homme alla demander l'âne de son voisin à emprunter; ce voisin ne desirant pas lui prêter, dit qu'il n'étoit pas à la maison; au même instant l'âne commence à braire, & fut entendu du bon homme qui le deman-

doit à emprunter, & repartir : encore qu'il soit à la maison vous dites qu'il n'y est pas ? Le Maître lui répliqua : je m'étonne grandement de ce que vous voulez plutôt croire mon Asne que moi.

*Plaisante rencontre d'un bon Compagnon à son hôtesse.*

Un jeune homme qui avoit bon appétit s'en alla un jour maigre en son hôtellerie pour dîner, & dit à l'hôtesse qu'elle lui fit une bonne aumelette ; & comme il la vit sur la table, il mit la main devant le nez & la bouche ; l'hôtesse voyant cela, dit que les œufs étoient bien frais & qu'elle sentoît bon : il répartit, ce n'es pas ce que vous pensez, Madame, mais c'est parce que je vois cette aumelette si mince & si légère, que si je venois à la souffler elle pourroit aller bien loin.

*Subtile repaie d'un homme qui avoit fait bâtir une maison avec une devise.*

Un riche Bourgeois très-avare, & qui n'étoit pas en trop bonne estime, ayant fait bâtir une belle maison, & avoit fait graver en lettres d'or cette devise sur une table de marbre noir : *Que nul méchant n'entre par cette porte.* Un honnête homme lisant cette inscription, répartit à l'instant, & par où entre le maître ?

*Gaillardise d'un maître pèteur.*

Un homme qui étoit si libre en ses actions, que s'il lui prenoit envie de pèter il ne respectoit personne ; il vint un jour que se trouvant proche d'un Gentilhomme, il en lâcha un si fort que le Gentilhomme se tournant lui dit : il faut désangler la tête, de peur qu'elle creve. Ce maître canonier répartit : sçachez, M. que pour

*des bonnes Compagnies.*

avoir autrefois retenu semblables ventuosités, cela a causé ma ruine. Et par quel moyen, répliqua le Gentilhomme ? Une fois, dit-il, pour les vouloir retenir j'eus une telle collique, & par conséquent une telle maladie, qu'il me fallut vendre une belle maison que j'avois à la Ville & une grange aux champs, & consummai tout mon argent, tant à me soulager qu'aux Médecins & Apothicaires dès-lors je fis un serment de n'en rettenir jamais, & que j'en lâcherois autant qu'il en pourroit venir ; mais dites-moi, Monsieur : retenez-vous vos pèts quand ils veulent sortir ? Oui, dit le Gentilhomme. Alors cet Arbalétrier en lâcha un plus gros que le premier, en disant : retenez donc celui-la, puisque c'est votre métier, car quant à moi il en pourroit venir cinq cents je n'en retiendrois pas un ; ce qu'ayant dit, de crainte qu'il ne fut fêté à sa paroisse ; & qu'on y carillonnât, il lui montra les talons.

*Lourdise d'un homme qui menoit un Asne chargé de bled.*

Un pere avoit envoyé son fils pour acheter du bled à la Ville ; ce fils revenant avec son âne chargé, lequel pour être maigre & foible ne pouvoit sortir d'un mauvais chemin, se trouvant bien en peine, un homme vint à passer qui lui conseilla de décharger son âne pour le soulager d'une partie de sa charge ; ce conseil plut à ce pauvre lourdaud, tellement qu'il chargea un sac de bled sur ses épaules, & étant monté sur son âne, il dit à celui qui l'avoit instruit : que vous en semble ? Je vois bien, dit cet homme, qu'une bête mène l'autre.

*Bon trait d'un Ecolier.*

Un Ecolier avoit coutume d'importuner son pere par

lettres en lui demandant souvent de l'argent ; le pere voyant l'importunité de son fils, lui fit réponse qu'il devoit être plus retenu en sa dépense, & devoit user de ménage pour suppléer aux moyens qu'il avoit, & qu'il s'efforçoit de l'avancer pour faire un jour quelque chose de lui. Le fils lui fit cette repartie : mon pere, je ne prodigue pas l'argent qu'il vous plaît de m'envoyer, comme peut-être vous croyez, ainsi je le ménage du mieux qu'il m'est possible, & l'ai dépensé avec prudence : de sorte que vivant de la sorte vous ne me devez pas reprendre si rudement : cette prudence étoit une femme impudique qu'il entretenoit.

*Contenance d'une femme.*

Une Demoiselle vertueuse & honnête se voyant courtiſée par un Gentilhomme, qui sous quelques vains discours ombragés d'une feinte honnêteté, la vouloit persuader de subir à sa lascive volonté ; elle lui répondit : quand j'étois fille j'obéisſois à mon pere ; à présent que je suis mariée, j'obéis à mon mari ; c'est pourquoi, si ce que vous desirez de moi est si honnête comme vous le dites, demandez-lui.

*Autre d'une fille.*

Une jeune Villageoise belle en perfection, fut rencontrée un jour en la campagne par le Comte Valentin, qui s'arrêtant à elle, lui dit : belle fille, comment osez-vous aller seule en des lieux si écartés ? Elle lui répondit : j'ai toujours oui dire qu'une fille chaste est assurée par-tout.

*Subtilité d'un grand cracheur.*

Un jeune Gentilhomme d'ſcourant avec sa maîtresse,

étoit grandement travaillé d'un rhume qui lui descendoit du cerveau dans la bouche, dont il étoit fort incommodé. La Demoiselle voyant son indisposition lui dit, vous crachez souvent ; Monsieur le Gentilhomme reparut : ne vous en étonnez pas, Mademoiselle, car étant proche d'un si grand morceau, il m'est impossible que l'eau ne me vienne à la bouche.

*Transport amoureux.*

Une Demoiselle allant visiter une de ses parentes, & ne voulant point être reconnue par les rues outre son masque elle se couvroit la tête d'une écharpe qui lui voiloit toute la face, & fit cela principalement pour éviter l'importunité d'un jeune folâtre qui l'aimoit ; mais il vint contre sa volonté qu'elle fut vue & saluée de ce serviteur importun, quoiqu'elle crût que personne ne la dût reconnoître, & lui dit : comment avez-vous pu remarquer que ce fut moi, m'étant couverte de sorte que personne ne me pouvoit voir la face ? Mademoiselle, dit-il, je ne vous ai pas pu discerner par aucun moyen ; sinon que vous ayant vu ma plaie à jetté du sang, faisant allusion aux homicides, qui touchant les corps qu'ils ont meurtri, jettent du sang.

*Autre Compliment passionné.*

Un Gentilhomme regardant la main d'une demoiselle, lui donna à entendre par le moyen de la Chiro-mancie qu'il pouvoit ſçavoir les choses à venir ; une autre Demoiselle de laquelle ce Gentilhomme étoit amoureux lui dit : Monsieur, je voudrois bien que vous regardiez encore en ma main pour ſçavoir ce qui me doit arriver. Alors il lui dit : Mademoiselle, je ne vous puis dire davantage, sinon que ma vie est entre vos

maïns, chose que je repete pour ma plus grande fortune.

*Larcin d'un Tailleur rusé.*

Caussara, Tailleur d'habits assez connu dans Lyon pour être naturellement estropié du cerveau, & tenir de la Lune, fut un jour appelé par le Capitaine Guinart Penon de la grand rue de l'hôpital, pour lui tailler une paire de bas de chausse; Caussara se voyant à la même pièce, se hasarde d'en couper une à son usage, ce qu'il ne put faire si subtilement qu'il ne fût découvert. Alors le Capitaine Guinart lui dit: qu'est-cela, Caussara, je crois que tu en as coupé deux paires? Il lui répondit: excusez-moi, mon Capitaine, je croyois que vous les vouliez doubler.

*Un moyen pour se sauver des mains des Sergens.*

Un homme à Lun que étoit si chargé de dettes qu'il ne savoit de quel côté tourner la tête: il arriva que se trouvant un jour dans la boutique d'un Marchand où les autres s'apelleroient, il apperçut des Sergens qui s'apelloient sa sortie pour l'attraper; il voyoit bien l'Eglise Saint-Michel proche de là, mais il ne pouvoit trouver le moyen d'y aller sans être pris. Sur ces en refaites voici venir un gros & puissant prêtre de ladite Eglise, auquel il demanda du secours, qui le lui octroya facilement, car au même instant il le chargea sur ses épaules, & courant à bride abbatue fut néanmoins attrapé des Sergens, qui voulurent saisir son fardeau, mais avançant toujours son chemin; le débiteur disoit que de droit on ne le pouvoit pas prendre parce qu'il étoit sur une personne sacrée; de sorte qu'ils furent contraints de le laisser courir au contentement de tous les Spectateurs, qui eurent un ample sujet de rire.

*Plaisant débat.*

Un homme de Lettre, un riche Marchand & un Soldat dispuoient ensemble d'où provenoit la Noblesse, & de là le Lettre & le Soldat s'accordoient pour en excuser le Marchand, si ce n'eût été qu'il demanda au Lettre comment il faudroit dépendre la mere de Noblesse? Elle se pourra représenter par la figure d'une femme, dit le Lettre, grande & belle, qui du bras armé tiendra une épée & une palme, & de l'autre bras nud elle tiendra un livre & un rameau d'olivier hiéroglyphe, des Armes & des Lettres sera nommée la Vertu, & la Noblesse sera à ses pieds figurée par une belle Demoiselle. Alors le Marchand repiqua: ces Dames doivent-elles paroître devant les hommes sans que leur nudité soit couverte? Non, répondit l'homme de Lettres, cela ne seroit pas convenable, mais elles doivent être vêtues de belles & riches robes, & une doit être plus magnifique que l'autre. Par ce moyen, repartit le Marchand, j'ai donc part à ce mystère aussi-bien que vous, d'autant que de la Vertu naît la Noblesse, mais ni l'un ni l'autre ne peuvent paroître sans richesses.

*Une bonne repartie.*

Lorsque la Ville de Florence étoit gouvernée en République, il y arrivoit souvent des changemens & une fois entre les autres par le mauvais traitement de la Noblesse, l'administration & le gouvernement de la République tombèrent entre les mains du menu peuple. Un de ses Nobles qui avoit gouverné, mécontent, comme je crois, de se voir démis de sa charge, voulant un jour se moquer de son voisin, parce qu'il étoit un de ses nouveaux Gouverneurs, lui dit: en quelle manière pour-

ras-tu vivre avec tes semblables, qui êtes tous pauvres lourdauds, ignorans & mal expérimentés au maniment des affaires du monde, gouverner une Ville si grande & si noble comme celle-ci. Il lui repliqua brusquement : chacun de nous sçait ce que vous avez fait, nous ferons toutes choses à rebours, & par ce moyen nous ne pouvons manquer de bien faire.

*Quelquesfois la maladie vaut mieux que la santé.*

Un pere de famille ayant plusieurs fils, avec d'honnêtes commodités se délectoit fort à les faire étudier, mais il y en avoit un pour differer de naturel des autres, qu'il ne traitoit si doucement que ses freres, ain si avec de paroles rudes le menaçoit continuellement, & faisoit paroître qu'il l'avoit pris en haine. Or il vint un jour que ce jeune enfant fut attaqué d'une fièvre maligne, de laquelle ayant été travaillé plusieurs jours, il ce fut extrêmement abbatu; d'où vient que le pere qui monroit auparavant de la haine changea de coutume, car outre la dépense extraordinaire qu'il faisoit pour l'amour de lui à toute heure, triste larmoyant il s'approchoit de son lit, l'embrassoit & le baisoit si tendrement : tel est le pouvoir & l'amour d'un pere envers ses enfans; & souhaitoit avec tant de passion la guérison à son fils, qu'il étoit sur le point de faire des vœux à quelques Eglises, en y offrant de riches présens pour sa convalescence. Le malade sachant la volonté de son pere, il dit : à quel propos voulez vous faire des vœux pour ma santé, si je suis plus heureux & content d'être malade que d'être remis en mon premier état? Le pere lui demandant la cause, il reparut : parce que je vois qu'étant sain je ne fus jamais carressé ni de vous ni de mes freres, ni de tous les domestiques, comme je le suis maintenant étant ma-

lade, & si je reçois guérison, je crains d'être aussi malade que de coutume.

*Naïveté d'une femme à son mari cocu.*

Quelques femmes étant allées en un bal, il y eut de leurs maris qui se masquerent pour les voir, & entrant au bal, après qu'ils eurent achevé leur boutade, chacun prit sa femme pour la danse, sans qu'elles sçussent que ce fût leurs maris; & après qu'ils eurent dansé il y en eut un de la mascarade qui mena subtilement sa femme derrière la tapifferie, de laquelle, sans grande dissimulation, eut la jouissance. Après que le masque eut fait d'elle, il sortit hors de la tapifferie pour se retirer. Or cette galante Dame desirant de connoître ce brave Cavalier, le suivit jusques sur la montée, ce que ne pensant ce brave danseur, leva son masque pour s'essuyer le visage ayant fort chaud; ce qui fut cause qu'elle connut que c'étoit son mari. Alors sans s'étonner elle lui va dire : par ma foi, si j'eusse pensé que c'eût été vous, je vous eusse bien empêché de faire cela ici, & vous eusse fait attendre que vous eussiez été à la maison. Je vous laisse à penser si ce mari étoit logé au signe de Gemini ou Capricorne.

*Paroles piquantes d'un Siennois avec un Florentin.*

Un Florentin & un Siennois se trouvant un jour en un banquet, ne pouvant s'empêcher, selon leur coutume, de se donner quelque coups de becs, le Siennois dit au Florentin : nous avons marié Sienna à l'Empereur, & lui avons donné Florence pour douaire. Le Florentin se sentant piqué repartit soudainement : Sienna sera la premiere débauchée, puis on plaidera le douaire tout à l'aise.

## Entretien

*Réponse piquante d'un Calabrois à une Demoiselle de Naples.*

Unè Demoiselle demanda à un jeune homme Calabrois, avec lequel elle avoit coûtume de dire par fois le petit mot de raillerie, pourquoi à Naples quand on parloit des Calabrois on avoit coûtume de dire, avec révérence? Il répondit, je vous le dirai, Mademoiselle: comme ainsi soit que vous autres de ce pays êtes presque ou la plupart engendrés des Calabrois, il est bien raison que, parlant de vos peres, vous les nommiez avec révérence.

*Bonne repartie d'une Demoiselle à un homme qui la blâmoit de son fard.*

Un jeune Gentilhomme familier avec une Demoiselle, la voyant un jour fardée extraordinairement d'un fard qui reluisoit comme un miroir, il lui dit: je vous prie, Madame, de n'user plus de ce fard, car il m'éblouit grandement la vue. Le Demoiselle repliqua au même instant: Monsieur, je vois ce que c'est, vous êtes si laid, que vous ne pouvez jamais vous voir dans aucun miroir.

*D'une fille noire qui étoit vêtue de blanc.*

Une Demoiselle de Lyon parfaitement noire, s'étoit un jour d'Été vêtue de blanc, & demanda à une voisine si cet habit étoit bienléant; elle lui fit réponse: oui vraiment, car vous ressemblez à une mouche dans du lait.

*Plaisants façon d'appeller une femme hautaine.*

Un jeune homme ayant salué une Demoiselle qui ne lui rendoit point le salut, il lui dit: ce n'est pas sans cause qu'on dit que les belles sont glorieuses & hautaines. Elle se trouva offensée de ces paroles, en se tournant dit: ô quelle Chevre! Madame, repliqua-t-il, je suis aussi assuré de n'être pas Chevre, comme je serois assuré d'être Bouc, si j'étois votre mari.

*D'une femme qui durant le travail d'enfant promettoit de n'en plus faire.*

Une bonne Demoiselle étant sur le point d'enfanter, souffroit de très-grièves douleurs, & protestoit que de sa vie elle ne retourneroit en action pour devenir enceinte, de crainte de tomber dans les mêmes peines; mais incontinent après qu'elle fut délivrée, elle dit à sa servante, qui tenoit un cierge béni allumé: éteignez ce cierge, & le serrez pour une autre fois que j'en aurai besoin.

*Plaisant message d'amour.*

Un Gentilhomme faisant l'amour à une Demoiselle dont il étoit fort amoureux, lui écrivit une Lettre, qu'il prit mot à mot dans un livre intitulé: *La Prison d'Amour*, qui en contient plusieurs, de Lorian à Laureale, laquelle lui étant présentée, elle reconnut aussitôt l'Auteur, & comme très-judicieuse, elle répondit au même-temps au messager: cette Lettre ne s'adresse pas à moi, mais bien à Laureale.

*Rabat-joie d'un amoureux.*

Une jeune Demoiselle, belle en perfection, ayant appelé un jeune homme pour danser, il fut tout étonné de cette faveur, & croyant parfaitement qu'elle fut amoureuse de lui, de sorte qu'il ne peut s'empêcher de l'accoster, & après plusieurs caresses, la supplia instamment de lui dire le sujet pourquoy elle l'avoit plutôt choisi qu'un autre, croyant par-là en avoir quelques réponses favorables; Monsieur, répondit la Demoiselle, ne vous étonnez pas de cela, il m'a fallu faire de la sorte, car mon mari m'a commandé de danser avec des personnes qu'il ne lui p.ussent point donner de scrupule, & vous ayant remarqué tel, je vous ai choisi entre tous les autres.

*D'un Soldat facétieux qui avoit une jambe de bois.*

Sous le Regne de Henri le Grand, Prince d'honneurse mémoire, lorsqu'il assiégea, battit & chassa les Espagnols de la Ville d'Amiens, il y eut un Sergent du Régiment des Gardes, dont la valeur duquel a été assez connue en plusieurs belles occasions, & qui étoit remarqué, entr'autres parce qu'il avoit une jambe de bois; il arriva un jour qu'ayant reconnoître une brèche pour voir si elle étoit suffisante pour y donner l'assaut, en faisant retraite il reçut une mousquetade qui lui rompit sa jambe de bois: alors, tournant sa face vers celui qu'il croyoit avoir tiré le coup, il lui dit tout haut: ha, Compagnon, tu crois m'avoir rompu la jambe, j'en ai une autre neuve dans mon bahut.

*D'un Commissaire des Guerres qui payoit mal les Soldats.*

Un jeune Capitaine, autant orné de valeur que de galanterie, qui avoit entretenu par générosité deux ou trois mois ses Soldats sans recevoir leur solde, attendant que le Commissaire leur fit faire montre, la montre se faisant, le Commissaire reconnut un Passe-volant, & dit qu'il avoit pris l'habit d'un Soldat auquel une dent de devant manquoit, & qu'à celui-là il n'en manquoit point; à ces paroles le jeune Capitaine lui dit tout en colere: vous ne devez pas prendre garde à cela, car vous avez demeuré si long-temps sans le payer, que la dent lui est revenue.

*D'un Gendarme à qui on avoit pris un cheval, & on lui laissa la selle.*

Un homme d'armes passant dans une Ville de Flandres, fit quelques excès qui occasionnerent les habitants de ladite Ville de se saisir de son cheval & de lui laisser la selle; or étant extrêmement en colere de cet affront, il menaça tous ceux de la Ville, & jura qu'ils s'en repeniroient, & qu'il sçavoit bien ce qu'il feroit; si bien que par l'avis de quelqu'un des principaux de la Ville son cheval lui fut rendu, & en même-temps on lui demanda ce qu'il eut fait; ce que j'eusse fait, repliqua-t-il, morbleu j'eusse vendu la selle. Lors ceux de la Ville connurent bien qu'il n'étoit pas si grand diable qu'il étoit noir.

*Bon mot d'un Roi qui se divertissoit en perdant son Royaume.*

La Hire, Capitaine François, étant envoyé de l'Ar-

84. *Entretien des bonnes Compagnies.*

mée vers le Roi Charles VII. pour lui remontrer les affaires de la Guerre, & que par faute de vivres, d'argent & autres choses nécessaires, les François avoient perdu quelques Villes & Batailles contre les Anglois; le Roi voulant user de familiarité envers la Hire, lui montra les delicieux appareils de ses plaisirs, les ebattemens, les danſes, les banquets en quoi il prenoit la récréation, lui demandant ce qu'il lui en sembloit. Le Capitaine la Hire lui répondit: Sire, je ne vis jamais Prince qui perdit plus joyeusement le sien que vous.

*D'un Poltron qui vendoit un cheval craintif.*

Un Soldat qui vendoit un cheval, il lui fut demandé pourquoi il le vendoit; il répondit, parce qu'il n'est pas bon à la guerre, & fuit quand il entend les mousquetades. Quelqu'un lui répondit, je trouve bien étrange que vous le vendiez, car vous le devriez plutôt acheter, étant fort propre pour vous qui fuyez les coups.

F I N.



